

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 78

MONTREAL, 17 OCTOBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



BEAUTÉ CLASSIQUE

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les Echos de Montréal, La Semaine, par L. d'O. — Poésies. — Les tristesses du tapis vert. — Pour nos lectrices. — Le panier des contrebandiers, (avec gravure). — Conseils de beauté. — Perdus dans la grotte de Ouapan, (avec gravure). — Quelques conseils. — La phrase immortelle. — Idylle, (conte de Californie, avec gravure). — Page de Saint Nicolas, (avec gravure). — Ça et là, (avec gravures). — Assiégé par un buffle, (récit du haut Congo, avec gravure). — Récréation en famille, (avec gravures). — Choses et autres. — Variétés humoristiques.

FEUILLETONS : La Demoiselle Blanche, par Th. Foley ; Le Héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Indécision, violon et piano, par Paul Viardot. — Le dernier épi, chant, paroles d'Antoine Roule, musique d'Edouard Flamant.

GRAVURES : Beauté classique. — Partie de "poker" dans un tripot de Montréal. — Un samedi soir passé à la table de jeu, dans un bar de notre métropole. — Modes : Deux toilettes et un chapeau. — Beaux-arts : Ne crains pas, mon ami ne te fera pas de mal, (double page). — Frère et soeur. — Illustrations humoristiques.

ENTRE-NOUS

Avez-vous remarqué dans les compte-rendus des cours correctionnelles le nombre toujours croissant des matelots déserteurs ?

On n'est donc pas heureux dans la marine marchande anglaise ? Et moi qui croyait que la première nation maritime du monde traitait ses matelots avec un soin et une générosité sans égale ! Quelle était mon erreur !

Non, ce n'est pas à bord de ces navires que l'on trouve le bonheur parfait ni même relatif, car on constate chaque année plus de dix mille désertions. L'année dernière, 13,909 matelots anglais ont déserté pour entrer dans la marine marchande des Etats-Unis, et combien d'autres ont quitté leurs maisons pour entrer dans l'industrie ! "Plus de soixante-quinze pour cent des ouvriers en fer ont été marins", dit un grand constructeur de ponts de Chicago.

Les vides laissés dans les équipages anglais sont comblés par l'enrôlement d'Asiatiques et de Lascars, dont le nombre devient inquiétant, car il forme maintenant plus de trente pour cent de ces équipages.

La différence de salaire des matelots des Etats-Unis et de ceux d'Angleterre est une des causes de désertion, mais ce n'est pas cependant la plus importante.

Sur les navires américains un matelot gagne vingt-cinq piastres par mois, tandis qu'il ne gagne guère plus de quatorze piastres sous le drapeau britannique... quand il parvient à se faire payer. De plus, les armateurs américains veillent à ce que les hommes soient bien nourris et bien traités.

Il n'en est malheureusement pas ainsi sur les navires anglais.

A Québec et à Montréal, presque tous les déserteurs allèguent la même raison pour motiver leur fuite :

— Nous sommes trop mal nourris et trop maltraités, disent-ils

Une des injustices les plus criantes, à bord des navires anglais, consiste en ce fait que l'on retient le salaire d'un matelot jusqu'à la fin de son engagement de trois ans, et que, plus le terme de son service approche, plus on lui rend la vie dure. Si, au bout de deux ans et dix mois, par exemple, l'existence qu'on lui fait devient tellement intolérable qu'il est forcé de désertir, il n'a pas droit à un seul sou de son salaire

Voici une lettre, trouvée au dépôt des lettres mortes, qui en dit suffisamment sur ce sujet. Elle est signée "A. Lewis" et adressée au capitaine A. Barrell, du navire anglais "Deccan" :

"Monsieur

"J'ai quitté le navire, fatigué que j'étais depuis longtemps d'être plus maltraité qu'un chien, malgré tous mes efforts pour vous satisfaire, ainsi que le second ; mais vous, à notre arrivée à chaque port, vous avez fait tout votre possible pour me chasser du bord. Pourquoi tant de matelots désertent-ils des navires anglais ? A cause des mauvais traitements et du vol que j'ai soufferts.

"Monsieur, pendant les deux années que j'ai passées sous vos ordres, j'ai perdu ma santé et mes forces, et si l'on me coupait en morceaux, il ne sortirait pas une pinte de sang de mon pauvre corps anémié. Le ciel a été témoin de mes souffrances, et j'espère que mes prières seront exaucées un jour.

"J'ai abandonné entre vos mains tout mon salaire, mais ce que je ne vous pardonnerai jamais, c'est d'avoir gardé les dix schellings que m'avait envoyé un jour un bon armateur, qui a eu pitié de moi, et quoique vous m'aviez bien fait souffrir pendant près de deux ans, je vous pardonne tout, sauf ce vol de dix schellings que vous n'aviez pas le droit de m'enlever.

"Celui qui m'emploie maintenant est un brave homme, bon et humain, et je ne suis plus obligé de souffrir de la faim et de travailler pour rien.

Cette lettre est navrante.

◆◆ Croyez bien que j'éprouve un profond chagrin d'être obligé de constater les verrues qui déparent un peu la beauté de notre chère belle-mère-patrie, car enfin, il est indéniable que, sous son égide protectrice, nous vivons en toute liberté et que nous ne saurions désirer de meilleure belle-maman, mais un chroniqueur est forcé de chroniquer franchement, et ne doit pas être aveuglé par son amour filial, quelque grand qu'il puisse être.

Tous les sujets britanniques ne sont pas cependant aussi heureux que nous, témoins les Hindous, qui, ne mangeant pas tous les jours à leur faim, sont obligés trop souvent de se serrer le ventre, comme ils le font maintenant.

Le bien-être dont nous jouissons au Canada est certainement dû en grande partie au travail, à l'industrie et à l'économie de ses habitants, mais l'équilibre qui existe dans leur condition de fortune est aussi un facteur important de cette prospérité. Les excès de richesse et de pauvreté n'existent pas chez nous.

Au contraire, partout où il y a de très grandes fortunes on voit la misère la plus noire à côté des somptueux palais.

L'Inde est un pays déséquilibré sous ce rapport, et c'est pourquoi elle a faim.

Le mot famine n'a pour nous, Canadiens, qu'une signification assez vague et dont nous ne pouvons nous faire une idée exacte.

Aux Indes, famine veut dire manque absolu de nourriture, manque de tout, dénuement absolu qui se solde par la mort de millions d'êtres humains qui tombent sur les chemins, après d'horribles souffrances.

Un Anglais, grand admirateur de son pays, cependant M. Digby, met le doigt sur la plaie.

D'après cet écrivain, les disettes étaient rares autrefois aux Indes, et du XIe au XIXe siècle, on

en relève à peine une moyenne de trois par siècle. A partir de 1800, elles deviennent de plus en plus nombreuses et de plus en plus étendues. Dans le cours des vingt-cinq dernières années, on en compte "dix-huit", parmi lesquelles les quatre plus terribles que l'Inde ait connues jusqu'ici. Et cela, malgré les chemins de fer, les canaux d'irrigation et les distributions de grain.

Quant à la cause profonde de cette grande misère, M. Digby affirme qu'elle est due au régime économique auquel l'Inde est soumise depuis plus d'un siècle. C'est le "drainage" continu qui entraîne au dehors tout le capital du pays, sans retour, sans compensation d'aucune sorte.

M. Digby ajoute aussi qu'une des causes de cette triste situation réside dans le fait que l'Angleterre impose à l'Inde, "pour sa défense", l'entretien d'une nombreuse et très coûteuse armée, et d'une marine de guerre dont elle lui fait payer tous les frais, et qu'elle emploie pour des expéditions plus ou moins lointaines dans lesquelles l'intérêt impérial est seul engagé. Mais ce sont des considérations qui appartiennent au domaine de la politique, dont je n'ai nullement à m'occuper.

Pour terminer cette question, je dirai à mes lecteurs que le revenu moyen, par jour et par tête, qui était de quatre centins en 1850, est tombé à trois centins en 1880, et enfin, à un centin et demi en 1900 !

Tout l'argent est absorbé par les impôts, les gros traitements et les grosses pensions des fonctionnaires anglais ; aussi, les Hindous disent-ils qu'ils ont à lutter contre quatre ennemis : "Les tigres, les serpents, les famines et les Anglais".

Allons, allons, mieux vaut vivre encore dans notre Canada, un peu frais parfois, que dans ces soi-disant beaux pays baignés de soleil !

◆◆ Après la belle-mère, parlons un peu de notre vieille mère, de cette pauvre France, comme on dit en certains quartiers.

Oh ! soyez tranquilles, je ne dirai pas un mot de M. Combes, que je vous abandonne pour vous en faire tout ce que vous voudrez. Cet individu n'est qu'un accident, une plaie que l'on parviendra à désinfecter, mais ce n'est pas la France.

Eh bien ! cette pauvre France est devenue la puissance militaire la plus formidable du monde et c'est ce qui explique l'attitude de toutes les nations qui lui font les yeux doux et l'encensent de compliments.

Il y a deux ans, le général de Gallifet disait à la tribune de la Chambre : "A partir d'aujourd'hui, l'armée française est dotée d'un perfectionnement qui double sa puissance et la rendra demain supérieure à la plus forte des armées de l'Europe."

Cette phrase causa une émotion énorme dans les cercles militaires, et surtout à l'étranger.

Aujourd'hui, cette supériorité existe d'une manière évidente.

Ceux qui s'intéressent aux choses militaires voudront savoir en quoi consiste cette supériorité, et je crois leur faire plaisir en passant la plume à M. Emile Massard, qui a fait une étude spéciale de la question.

L'armement de la France n'a pas de rivaux en Europe.

La cartouche 1903 nous donne brusquement une puissance formidable à nulle autre comparable, et fait du fusil 1886 la plus terrible de toutes les armes de guerre connues à ce jour.

Ce n'est pas dans la justesse du fusil que réside le perfectionnement. La justesse est de peu d'utilité à la guerre, car on opère toujours à des distances inconnues, ce qui rend le maniement de la hausse difficile. Le perfectionnement réside dans la tension de la ligne suivie par la balle depuis sa sortie du canon jusqu'au but.

Sans entrer dans des détails techniques, rappelons que cette trajectoire étant courbe, dans les erreurs de la hausse les balles passent par-dessus les têtes pour aller tomber au delà, sans atteindre l'ennemi visé.

On comprend que, si la balle suit, au contraire, une ligne sensiblement droite, elle frappera tout

ce qu'elle rencontrera sur son trajet, et que, par suite, les erreurs de distance n'auront plus d'importance.

La zone dangereuse devient ainsi immense.

La nouvelle balle a cette propriété, jusqu'à présent inconnue, sa trajectoire est rasante. De sorte que si l'on met face à face une section française, avec le 1886 muni de la nouvelle cartouche, et une section allemande armée du 1898, le chef de section français pourra commettre une erreur double, dans l'appréciation de la distance, de celle que pourra commettre le chef de section allemand pour obtenir le même résultat.

Autrement dit : "le feu de la section française sera deux fois plus meurtrier que le feu de la section allemande, de force égale."

C'est aux officiers d'artillerie de Bourges, et surtout à l'ingénieur Vieille, le fameux inventeur de la poudre B., que l'on doit cet accroissement formidable de la puissance de notre armement. La nouvelle cartouche a un étui semblable à l'ancienne ; la balle est très pointue, plus longue et plus légère de quelques grammes que l'ancienne.

L'augmentation de la charge de poudre et de la longueur de la cartouche a pu être obtenue sans changer la chambre de notre fusil 1886, chambre qui était trop grande et causait des ruptures d'enveloppes, et des crachements signalés faisaient la joie des Allemands.

Aujourd'hui, "les rôles sont renversés" : la chambre du fusil 1898 allemand, c'est-à-dire du fusil nouveau, ne peut loger à la fois plus de poudre et une balle plus longue.

Il en résulte que les "Allemands ne peuvent utiliser notre invention", à moins de refaire un armement qu'ils viennent à peine de terminer et de dépenser quatre à cinq cents millions, et encore leur faudrait-il quatre ans !

La nouvelle cartouche, les nouveaux canons, les sous-marins, tous supérieurs, assurent donc à la France le premier rang parmi les puissances militaires du monde, et tout cela en dépit des inepties du général André, qui n'est qu'un imbécile.

D'un autre côté, la pauvre France, qui étend tous les jours son empire colonial, a les yeux sur le Maroc, et c'est un bon morceau, qu'elle croquera certainement un de ces quatre matins.

◆◆ Pendant que ces choses se passent là-bas, le Canada vend sa moisson, qui a été excellente, et s'occupe beaucoup d'un certain chemin de fer, qui fera à peu de frais du bien au pays, disent les uns, et qui coûtera trop cher, d'après les autres.

C'est toujours la même histoire quand il s'agit d'une nouvelle entreprise, et le bon Lafontaine a dit avec raison :

Est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

LEON LEDIEU.

LES ECHOS de MONTREAL

Au risque de passer pour un grincheux, j'ai entrepris de signaler, dans ces échos, certains travers de la société. Quoiqu'il sans nous être propres, nous n'en sommes pas exempts, et, ils pourraient à la longue affecter profondément notre grande famille Canadienne-française.

Ne serait-ce qu'à ce titre, ces accidents de la morale publique méritent d'être considérés de sérieuse façon.

J'aborderai donc, selon l'occasion, différentes questions d'intérêt général, très simplement j'en présenterai les principales particularités à mes lecteurs.

Sans parti pris, je tâcherai de montrer ce qu'elles ont de pernicieux, et la façon d'éviter le mal qui les caractérise. J'éviterai les personnalités, afin de ne froisser personne; mais, cela ne m'empêchera pas de faire mon devoir de chroniqueur consciencieux.

Assez ingrat de sa nature, ce programme n'est pas irréalisable.

En effet, s'il est exact que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, cette règle souffre des exceptions. Lesquelles valent la peine d'être enregistrées, ne serait-ce qu'à titre documentaire !

Si le public en pouvait tirer un salutaire enseignement, j'en serais fort heureux, et j'espère qu'on me pardonnera certaines formules, parfois sévères, lorsqu'elles seront de rigueur.

Donc, cette semaine les grands journaux quotidiens ont mené une petite campagne contre les maisons de jeu.

La police est intervenue et a vidé quelques tripots, où des chevaliers du tapis-vert donnaient libre cours à leur passion favorite.

Dans une grande ville comme Montréal, ce fait se renouvelle assez souvent pour qu'on n'y fasse guère attention.

Aussi, s'il n'eût été question que de menu fretin, de gens qui risquent quelques dollars péniblement acquis, une fois de plus, le silence se serait fait sur ces razzias légales. Mais un fait plus grave, quoique de même nature, s'est produit.

Il paraîtrait, toujours d'après les gazettes locales, qu'un ponte aux goussets bien garnis aurait perdu, en un seul coup, une assez forte somme.

On dit quelque huit mille dollars. Une petite fortune, chers lecteurs !

Or, le gagnant ayant fait Charlemagne d'une vingtaine de mille dollars, la situation devint très intéressante, dans le salon huppé où avait lieu la ruineuse partie de poker dont il s'agit.

En somme, ceci aussi pourrait être passé sous silence, si un incident qui s'ensuivit ne donnait lieu à quelques considérations philosophiques.

La forte somme perdue ne pouvant donner lieu à une grande surprise, quand on pense aux millions que des joueurs perdent en un jour, à Monte-Carlo ou dans certains clubs d'Europe, sans parler de ceux d'Amérique.

Toutefois, ce qui surprend davantage, c'est la façon dont le perdant a fait face à l'heure douloureuse du paiement.

Se trouvant à court de bank-notes, il aurait offert un chèque au gagnant, qui, en galant homme, s'empressa de l'accepter.

Les dettes de jeu, d'après un code international et tacite—c'est peut-être ce qui lui donne plus de force qu'aux autres—doivent être réglées dans les vingt-quatre heures.

Mais, et voici où le problème se complique. Le chèque de huit mille et quelque cent dollars allait faire, une fois payé, une rude brèche au compte courant de son signataire.

Que fait celui-ci ?

Il donne tout simplement à la banque l'ordre de ne pas l'honorer. C'est simple, comme vous voyez, en apparence bien entendu !

On dit pourtant que le gagnant ne l'entend pas de cette oreille ; que les tribunaux vont être saisis de cette partie de cartes, dont l'amer souvenir demeurera pour plus d'un, n'en doutons pas !

Si vous le voulez bien, considérons ce qui s'est passé, au point de vue moral. Les juges régleront l'aspect légal de ce fait divers, et les parties en cause, dont j'ignore les noms, s'en tireront comme elles pourront, peu nous importe.

Donc, voici des gentlemen, des pères de famille, qui entament une partie de cartes que l'on présente devenir fort sérieuse. Chacun, entre deux cigares, fait l'appel de ses fonds, boit fort probablement une lampée de liqueur pour se donner de l'estomac et : allez-y, on fait les mises.

A ce moment, soyons-en certains, le monde extérieur s'efface de plus en plus de la pensée de ces intrépides amis de la Dame de Pique. Ils oublient famille, affaires, engagements. Les bouts de carton finestes, si chers à Charles VI, fascinent les joueurs, et ils entrent la fortune qui papillonne autour du tapis vert, leur faisant risette.

Déjà plus d'un de ces messieurs a écorné les gros billets de banque, qui pourraient faire vivre une famille pendant un an, qui rendraient l'existence possible à plus d'un malheureux !

Ils ne songent pas à cela, la fièvre du gain les grise. Ils perdent et continuent à jouer, histoire de se "refaire", c'est le terme, je crois ?

Ceux qui gagnent désirent gagner davantage. Ça continue.

Mais tout a une fin, même les parties de poker, que la police n'interrompt pas, et pour cause !

L'heure des liquidations de jeu sonne.

La transpiration perle sur plus d'un front. C'est le quart d'heure de Rabelais !

Crânement on signe un chèque, on sort. Il fait nuit, l'air réveille ; on maudit le cauchemar qu'on vient de vivre. Soudain, de plus en plus grande apparaît son horreur.

Que de choses compromises par cette folie, se dit-on.

C'est parfois l'avenir d'un enfant, ou celui d'un commerce qu'on vient de ruiner.

Des voix aux conseils mauvais bourdonnent aux oreilles du vaincu de la soirée.

—Non, pense-t-il : je ne paierai pas ce chèque. Au fond, les conventions sociales sont idiotes ! X, qui a gagné, est assez riche. Il pourra se passer de ce que la fortune lui octroya en une seconde !

Et puis, continue notre homme : nous sommes en pays d'affaires, il s'agit d'être habile ; je ne serai pas dupé !

Les excuses qu'il veut se donner se suivent, les doutes se dessinent.

Le coup a-t-il été franc ? La donne impeccable ?

Un peu d'auto-suggestion aidant, la résolution malhonnête est prise. Elle n'a rien de comparable aux nobles traits de jadis.

On ne se brûle plus la cervelle pour ces bagatelles !

C'est fort heureux, il est vrai, mais ce qui se passe n'est guère plus louable.

Voilà un homme qui se déshonore, un autre qui le poursuit en justice et le méprise. Le tout, grâce à une passion immorale et insensée en ses appétits.

Quelle leçon pour la galerie ; n'en profitera-t-elle pas ?

Les messieurs dont je vous entretiens n'auraient-ils pas mieux fait, ce soir-là, de s'en aller coucher ?

Un honnête bourgeois ne saurait impunément jouer le rôle d'un grand seigneur. A chacun sa place en ce bas-monde !

M'est avis que la sage conduite dont je parle, quoique prosaïque, leur eût convenu.

Que ne se souvenaient-ils du bon Lafontaine et de sa fable de : "La grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un boeuf" !

Baccarat, poker, roulette, courses à Paris, coups de bourse, etc., les lois devraient vous extirper ainsi que la plus mauvaise des ivraies de la pensée humaine.

Mais, peut-être y a-t-il des magistrats, des officiers de police, même des législateurs qui vous aiment.

Alors, tout s'explique, sans vous excuser.

* * *

Lorsqu'on fait de la chronique impersonnelle, non politique, on en arrive, presque sans le vouloir, à subir la force corrélative des idées.

Leur ordre s'enchaîne, et un thème est à peine abandonné, que son suivant glisse au bout de la plume.

C'est sans doute une sorte de modulation cérébrale de ce genre qui me porte à passer de considérations concernant les jeux de hasard, à des pensées d'un caractère similaire, bien qu'en apparence très différents.

Les journaux à grand tirage vont encore nous fournir matière à réflexion, certains de leurs entrefilets étant parfois douloureusement suggestifs ; d'autant plus qu'ils se répètent à intervalles rapprochés.

Je fais ici allusion aux annonces concernant des individus qui, soudain, disparaissent du foyer familial. Ce sont tantôt de tout jeunes adolescents des deux sexes, tantôt des adultes. Et, c'est un père, ou une mère, ou un parent, quand ce ne sont pas des amis, qui demandent des nouvelles des disparus.

Généralement on ne soupçonne même pas la cause de telles disparitions. Les journaux élèvent leur grande voix, et parfois leur appel reçoit une réponse. Alors, le mystère est éclairci. Le plus souvent, hélas ! on ne sait nullement ce que sont devenues les personnes qu'on recherche. De temps en temps, il est vrai, notre fleuve rend des cadavres, que l'on expose à la morgue. La justice prononce un verdict de mort accidentelle, les familles pleurent, on met les victimes en terre sainte, et tout est dit.

— Pourtant, de nombreux cas de disparition placent au-dessus de Montréal, comme d'immenses points d'interrogation.

Toutes les hypothèses sont alors envisagées. On pense à de l'inconduite, à un crime, à un suicide. Bref, on se perd en conjectures.

Comment expliquer, en effet, le départ mystérieux d'individus apparemment sains de corps et d'esprit, et même relativement heureux ?

S'agit-il d'un enfant, les parents répètent qu'il avait toutes les vertus, ou à peu près ; que rien ne laissait prévoir le malheur qui les frappe.

Eh bien ! c'est à ces mêmes parents que j'impute l'infortune qui les accable. Dût-on me soutenir le contraire, je n'hésite pas à dire que, généralement parlant, les enfants sont chez nous très mal élevés. Ils sont trop volontaires, on fait trop leurs caprices.

Leur prime jeunesse prend des résolutions que, jadis, des adultes, n'eussent pas prises sans appréhension !

Ceci tient à ce que les aînés, par trop égoïstes, ne s'occupent pas assez des tout jeunes. Sous le couvert du mot liberté, dont on abuse de ce côté de l'océan, sans le bien comprendre, papas et mamans abandonnent mal à propos les rênes que la société leur confie.

L'enfant en profite, comme un petit animal vicieux, qui se confie à ses appétits et que rien n'entrave. A son âge, la vie lui apparaît telle qu'un jeu.

Jeu périlleux, si vous voulez, mais jeu quand même.

Ses jeunes yeux désirent voir, il veut les satisfaire, il va au hasard. Un train passe, il s'y jette et va courir le monde, ne sachant pas combien de larmes il accumule au coin de ses paupières et au coin de celles de ceux qui, malgré leur faiblesse et leur veulerie, tiennent encore à lui.

N'ayant ni l'esprit ni le corps formés, ce jeune élément social s'adapte vite au nouveau milieu qui l'entoure. Ce qu'il voit, ce qu'il apprend étouffent en lui le souvenir. La petite épave humaine, oublie même qu'elle a une famille.

Si le mal l'environne, l'enfant y tombe à corps perdu. N'est-ce pas abominable ?

A qui la faute ? Aux parents, je le répète ; à eux, qui font trop tôt le sacrifice de leurs droits ; à eux qui, par leur conduite illogique ou indifférente, ne savent pas développer chez leurs enfants le doux sentiment de l'amour de la famille.

A eux qui, ignorant la façon de se faire respecter et celle de commander, ne savent se faire obéir.

Nos enfants doivent être libres, diront-ils ! Que ces parents se souviennent des paroles de Mme Roland allant à l'échafaud :

“Liberté, que de crimes on commet en ton nom !”

Rien ne sert d'être libre, si on ne sait user de la liberté. Or, l'enfant ne peut savoir s'en servir. Sinon, il serait supérieur aux adultes, ce qui ne serait pas flatteur pour les hommes.

Tâchons donc de l'inspirer, cet amour de la famille. Détruisons chez l'enfant quelques-uns des rêves trop hâtifs qu'escorte la douleur. N'oublions pas que la famille forme la patrie et en est une image réduite. L'amour qu'on a pour elle évite les exodes nationaux. C'est à considérer !

L. d'O.

Les douleurs profondes sont comme la mer, elles avancent, creusent toujours davantage. — EUGÉNIE DE GUERIN.

LA SEMAINE

Ainsi que prévu, la Russie a ces jours-ci, complètement refusé d'évacuer la Mandchourie. On dit même qu'elle s'y tornera ; ce serait une preuve qu'il ne peut être question de la taxer ni de faiblesse ni de tergiversations. Sa flotte d'extrême Orient, forte d'environ quatre-vingt-dix unités de combat, évolue dans des parages non désignés.

Le Japon, de son côté, débarque des troupes à Masampo, en Corée. C'est dire que le nuage sombre qu'on entrevoyait, grandit à l'horizon du pays des chrysanthèmes et du soleil levant.

Un rien peut, là-bas, faire partir les canons, et, d'un moment à l'autre, on s'attend à des hostilités.

Heureusement que les nations de l'Occident, sauf peut-être l'Allemagne, nations qui naguère eussent dû intervenir en cas de conflit armé, n'interviendront pas, paraît-il. Et encore, l'Allemagne n'interviendrait-elle qu'incidemment, par l'entremise de sa chancellerie, afin d'agrandir son prestige en Chine.

Quant à la France et à l'Angleterre, elles vont faire ratifier un traité d'arbitrage par leurs parlements respectifs.

De plus, ces deux pays influenceraient, l'un la Russie, l'autre le Japon, leurs alliés, afin de maintenir la paix à l'autre bout du monde.

On croirait, enfin, que le tribunal d'arbitrage de la Haye va servir à quelque chose d'utile.

Le Vénézuéla est prêt à accepter ses arrets et d'autres peuples se décident à recourir à son jugement plutôt qu'à la prise des armes.

Ce n'est pas malheureux !

Il est fâcheux qu'une telle résolution ne puisse prévaloir dans les Balkans.

Les Turcs y continuent leur lutte d'annihilation. Le butin s'entasse dans les rues, les Musulmans se vantent de détruire des centaines de villages et de martyriser les chrétiens.

Officiers et soldats du Sultan s'emparent des femmes et les égorgent. On frémit en songeant à de telles atrocités. Les siècles de Néron, de Caligula et de Tamerlan ne virent rien de plus cruel !

Abdul Hamid aspire à pouvoir dire bientôt, au sujet de la Macédoine, ce que jadis répondit un ministre russe, auquel on demandait des nouvelles concernant la pacification de la Pologne :

“Le calme règne à Varsovie”, disait cet homme d'Etat.

On se méprit sur ses paroles, on le félicita. Ironie sanglante ! ce bourreau avait voulu parler du “calme de la mort” ! Espérons que le mot n'aura pas de nos jours la même justesse. On ne pourrait jurer du contraire, cependant.

Ce qui est certain, c'est que les diplomates doivent avoir une rude besogne, par le temps qui court.

M. Delcassé et Lord Lansdowne, entre autres, ne semblent pas jouir d'une sinécure. Les sourires des souverains en visite ne pourront que difficilement les récompenser de leurs soucis internationaux et de leurs insomnies.

A propos de visites de souverains, surtout en France, je vous dirai bien quelques mots de la nouvelle balle française, dont la découverte a doublé du jour au lendemain la force militaire de notre ancienne mère-patrie. Il s'agit d'une trajectoire quasi rectiligne, que ce nouveau projectile permet d'obtenir. C'est peu ou beaucoup, comme on voudra, mais cela suffit à provoquer les courbettes de monarques qui naguère dédaignaient l'amitié de la France !

Enfin, on a la clef de l'énigme, et on s'explique les salamalecs faits en l'honneur de la République française.

C'est le moment de faire allusion au grain de sable de Pascal, avec cette différence que, dans ce cas, le grain de sable est une balle nickelée que peut envoyer très loin et avec précision le fusil Lebel.

Avant d'abandonner le domaine de la politique mondiale, dont je ne fais qu'esquisser ici les plus grands traits, je ferai remarquer que M.

Chamberlain soutient, avec la ténacité qu'on lui connaît, la théorie économique qui lui valut sa démission du ministère anglais.

Dans une campagne politique à coups de discours il défend sa cause. Entre temps, le ministère anglais se réforme, mais ses nouveaux éléments tendent à faire croire qu'on n'entreprend à son égard qu'un simple replâtrage.

Au second plan des affaires générales, on peut dire qu'il est difficile d'entrevoir la solution de la cause d'arbitrage, concernant les Etats-Unis et l'Angleterre, au sujet du territoire contesté de l'Alaska.

D'autre part, le canal de Panama occupe les politiciens de Washington et ceux de la Colombie, sans qu'on sache non plus quel en sera le mot de la fin.

Je terminerai ces lignes en signalant la première Encyclique de notre Très-Saint-Père.

Il est décidément le pape des humbles et des affligés, comme on l'a dit dès le début de son pontificat. Pie X est le digne successeur du grand Léon XIII. Puissent ses vues pacifiques et humanitaires prévaloir auprès des souverains et amener bientôt une ère de paix et de concorde.

L. d'O.

PETITE CORRESPONDANCE

De l'ALBUM UNIVERSEL

Nous rappelons à nos lecteurs qui désireraient nous envoyer des oeuvres de leur composition, que ces dernières devront être intéressantes, bien écrites et concises, pour être publiées dans nos colonnes.

Les qualités que nous demandons ne sont pas introuvables dans un travail soigné. L'“Album Universel”, s'étant fixé un programme spécial, afin de favoriser l'avancement des lettres en notre pays, se verra dans la nécessité de refuser impitoyablement tout travail littéraire négligé ou insignifiant, qu'on lui enverrait. Voir la note parue à cet égard dans notre précédent numéro.

Lionelle de Fleurimont. — Regrettons de ne pouvoir insérer votre nouvelle intitulée “Octobre”. De facture un peu mièvre, elle aurait besoin d'être refondue. Trop de négligences ; espérons mieux d'un nouvel envoi.

Mariette de Soulmy. — “Métamorphose” appartient à un genre littéraire très respectable, mais qui ne convient pas à notre journal, en ce moment ; nous l'utiliserons peut-être plus tard. Les pseudonymes ne sont admis que lorsque suivis du nom véritable et de l'adresse de l'auteur qui en fait usage.

LA REDACTION.

TOUT MEURT !...

Hélas tout meurt !... Où va ce nuage qui passe
Avec ses blancs flocons, avec ses franges d'or,
Mollement étendu, dans les champs de l'espace,
Comme les ailes du condor ?

Dans le néant. — Où va ce ruisseau qui murmure,
Des sons mélodieux de sa plaintive voix,
Timidement caché dans son nid de verdure,
Ainsi que la fleur dans les bois ?

Dans le néant. — Où va ce volage zéphire,
Qui passe en caressant la tête des roseaux,
Aussi doux que les chants qu'une lyre souple,
Plus pur que le cristal des eaux ?

Dans le néant. — Où va la douce odeur qu'exhale,
De ce lys embaumé le calice de miel,
Délicieux parfum dont la douceur égale
La prière qui monte au ciel ?

Dans le néant. — Où va cet homme qui s'agite,
A la terre, à ses biens, murmurant un adieu
Et dont le coeur éteint, plus lentement palpite,
L'homme qui meurt remonte à Dieu.

B. C.



LES TRISTESSES DU TAPIS VERT



Jamais on n'élèvera trop la voix, pour combattre les vices de l'humanité.

Les gravures que nous publions ci-contre, ont été prises sur le vif, elles donnent une idée assez juste du physique de certains de nos chevaliers de la dame de pique.

Que leur lieu de rendez-vous soit un club ché, ou un bouge, les fanatiques du jeu de cartes, semblent porter le cachet de leur triste passion.

Comme dans nos échos, nous touchons à ce sujet d'une main forcément légère, nous signalons simplement, ici, l'aspect que présentent quelques tripots de notre ville.

Les lecteurs qui heureusement ne s'aventurent jamais en de tels lieux, pourront juger de l'apparence de locaux publics, où de pauvres malheureux vont chercher un plaisir intéressé et malsain.

A la seule inspection de nos illustrations, on constate que l'oeil photographique n'a rien oublié.

A quand donc la photographie des consciences ? Il ne serait certes pas gai, le cliché qui pourrait nous montrer, combien agitée est l'âme d'un joueur de poker ou de baccarat, sans tenir compte des joueurs de dés et autres.

Non, le jeu n'a pas d'excuse, lorsqu'il est pratiqué pour l'amour de l'argent ou du bien d'autrui. Cette passion est peut-être la plus nuisible, par le seul fait que semblant équilibrer les chances, elles fournissent une excuse et un encouragement à ceux qui s'y adonnent.



PARTIE DE "POKER", DANS UN TRIPOT DE NOTRE VILLE

Aussi lui sacrifient-ils tout, famille, fortune, repos, honneur et existence. Une fois que l'homme glisse sur cette pente fatale, rien ne l'arrête. Seule une main amie, faisant violence à la pauvre victime l'arrache parfois au triste sort qui l'attend !

La mine des amateurs de bouts de cartons cabalistiques est tellement pitoyable, qu'on en arrive à les mépriser ou à en avoir pitié par simple intuition. L'atmosphère où ils vivent fai-

sant autour d'eux une sorte d'auréole infamante dont on s'écarte.

Les poses nonchalantes que prennent ces joueurs, leur façon de se couvrir le chef, leurs mornes regards disent assez combien triste est leur genre de vie.

L'oisiveté, mère du vice qui leur est cher, comme de biens d'autres ; leur procure des moissons intermittentes. Jusqu'au jour où les portes des prisons s'ouvriront toutes grandes devant eux. Jusqu'au jour où le fossoyeur jettera

quelques pelletées de terre sur leur corps, brisé par la misère et défiguré par la honte. "Trente ans, ou la vie d'un joueur" est un de ces mélodrames que l'on devrait donner en spectacle gratuit, partout où sévit la fièvre des cartes. Car ils sont légions en tous les pays, malheureusement, ceux qui croient aux jeux de hasard. Cette plaie sociale date de l'antiquité la plus reculée. Il semblerait que dès que les hommes purent se comprendre, la douleur et le plaisir se ligèrent pour les promener dans une vallée de larmes. D'autant plus, que, le plaisir né d'un désir matérialiste et tout de convoitise, écarte les floraisons de la pensée et souille l'âme qui de plus en plus s'éloigne des spéculations abstraites qui consolent.

Il faut pour comprendre cela avoir vu de jeunes et élégantes femmes, jeter leur or sur les tapis vert de Monte-Carlo. Il faut avoir vu des hommes parfois intelligents perdre le gain dû à une vie de labeur et se déshonorer devant une table de baccarat. Toutes ces gens ne valent pas plus que les bandits calabrais jouant une partie de "scoppa," à deux sous, le poignard posé sur la table, pour rectifier les écarts de leur fortune. Ou que l'adroite cow-boy qui d'une main caresse un revolver et de l'autre tient ses cartes. Tout ce fonde là est à plaindre !



UN SAMEDI SOIR, PASSÉ A LA TABLE DE JEU, DANS UN "BAR" DE MONTRÉAL

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE L'ÉLÉGANCE

ROBE DE JEUNE FEMME

Elle est de coupe simple, mais porte son cachet de robe venant d'une bonne faiseuse. En drap bleu-gendarme, la jupe est unie, toute simple, mais collant bien sur les hanches et ample dans le bas. Le corsage, imitant le vêtement, a de grands empiècements de velours cerise, dont le second dépassant l'épaule, retombe en épaulette sur la manche.

Une série de plis couchés, assez profonds, bordés d'un joli effilé de soie, se rattachent à l'empiècement au moyen d'un biais de drap piqué qui borde le velours. Devant, une bande de velours cerise garnie de macarons en passementerie. Le col est en drap bleu gendarme brodé de chenille rouge cerise. Les manches, très volumineuses dans le bas, sont montées sur un poignet de velours cerise qui affecte la forme "mousquetaire".

La ceinture est en velours cerise, fermée par une boucle art nouveau.

TOILETTE TRÈS ÉLEGANTE DE JEUNE FEMME OU JEUNE FILLE

La façon même de la jupe exigeant un tissu mince, cette toilette, très habillée, sera charman-

te en un voile clair ou mousseline de soie et de teinte douce ; tel bleu ciel, gris perle, ivoire. La jupe, posée sur dessous de soie, est retenue à la ceinture au moyen de cinq rangées de petits bouillonnés que surmonte alors la vraie ceinture en taffetas, garnie de trois rangs de velours de quelques tons plus foncés que l'étoffe de la robe.

Le corsage, très moulant, est quelque peu froncé autour de la ceinture. Deux velours, d'inégale largeur, soulignent la fermeture, marquée par une double rangée de jolis boutons de cristal ou



Chapeau de jeune personne

de bijouterie. La ligne de fermeture laisse apercevoir un coin, une langue à peine d'incrustation de points de Venise, qui semble la continuation du col.

Formant châle derrière un col de taffetas garni de deux velours d'inégale largeur et bordé d'une dentelle point de Venise, vient s'arrêter à la poitrine.

Les manches pagodes, remarquablement larges dans le bas, sont ornées de deux velours et de beau point de Venise, qui remonte en pointe de manière à former un joli coin. Elles retombent sur des bouffants en taffetas brodé que terminent des poignets.

CONSEILS DE BEAUTÉ

POUR LE LAVAGE DU VISAGE. — Les personnes ayant la peau délicate feront bien de se servir, en place de savon, de la formule suivante pour le lavage du visage :

Borate de soude en poudre fine, 100 grammes.
Glycérine pure à 30 150 grammes.

La dissolution accomplie, employer le mélange à l'aide d'un morceau de toile fine, ou mieux d'un tampon d'ouate hydrophile.

GLYCÉRINE PARFUMÉE. — La glycérine ayant la propriété d'absorber le parfum des fleurs, on prépare des huiles parfumées parfaites, en faisant infuser dans de la glycérine de bonne qualité, pendant trois semaines, les fleurs de son choix, lilas, jacinthes, lis, violettes, roses, jasmin, etc.

La glycérine, pouvant se mêler à l'eau dans toute proportion, on peut ainsi parfumer délicieusement son eau de toilette.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

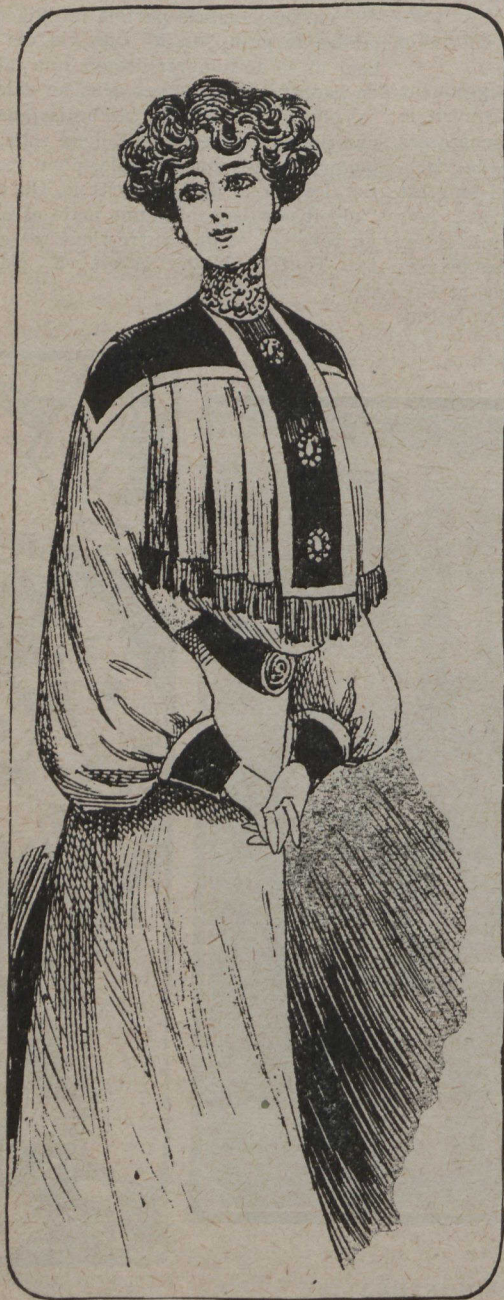
CREMES TOURNEES. — Pour faire revenir les crèmes tournées, au lait et aux oeufs, il suffit de mettre sa crème dans une bouteille ou tout autre récipient bien fermé et d'agiter pendant un quart d'heure. C'est souverain.

HUITRES FRITES. — Une manière nouvelle de faire des huîtres frites est indiquée comme suit : Assaisonner d'abord les huîtres avec du poivre et du sel, recouvrir le fond du poëlon de beurre fondu ; y mettre les huîtres l'une après l'autre séparément ; cuire jusqu'à ce que les rebords de l'huître se recroquevillent ou fassent un ruban à repli. On garnit ensuite le plat avec du persil.

TOMATES AU FOUR DE CAMPAGNE. — Enlevez une petite calotte à la tomate, ôtez soigneusement l'intérieur, ajoutez-y de la chapelure, du beurre fondu, poivre, sel, persil, ail, mélangez bien et garnissez les tomates, que vous recouvrez avec la calotte enlevée. Arrosez d'un peu de bouillon, poussez au four trente minutes.

BISCUIT AU MIEL. — Pétrissez soigneusement deux tasses de farine, deux oeufs, une tasse de miel, une demi-tasse de beurre, une demi-tasse de crème chaude, une cuillerée à café de crème de tartre. Découpez la pâte ainsi formée en lui donnant la forme que vous voudrez, et mettez au four.

GATEAU ET NUANCE. — Pour la partie dorée, prenez les jaunes de huit oeufs, une petite tasse de beurre, deux de sucre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuillerée à soupe de corn-starch et de l'essence de citron. Pour la partie argentée, deux tasses de sucre, une de beurre, quatre de farine, une de lait sûr, une cuillerée à thé de soda, une cuillerée à soupe de corn-starch, blancs de huit oeufs, et de l'essence d'amandes. Mettez dans un moule, alternant les mélanges, et faites cuire.



Robe de jeune femme



Toilette très élégante de jeune femme ou jeune fille

LE PANIER DES CONTREBANDIERS

La guerre existe toujours entre douaniers et contrebandiers ; entre eux jamais de repos, jamais de trêve, c'est l'escarmouche incessante, c'est la guérilla continuelle. Il y a lutte inlassable à qui jouera le meilleur tour à l'autre.

Celui que notre hôte nous raconta me paraît un des plus originaux et en même temps des plus dramatiques qui soient.

Etant à Nice, nous avions formé le projet de passer en Italie, à pied, à travers la montagne, en touristes, en alpinistes.

Notre petit groupe de grimpeurs avait décidé de prendre la route classique et fort belle, d'ailleurs, du col de Taride.

Nous marchions, non pour établir un record, mais pour notre plaisir, c'est-à-dire très lentement, d'autant plus que deux "sportswomen" avaient tenu à faire partie de l'expédition.

L'ascension s'accomplit dans les meilleures conditions et sans incidents qui vailent la peine d'être notés.

On nous avait indiqué une auberge, sur le versant italien, dans laquelle nous serions traités assez convenablement.

L'aubergiste, Paolo Abrimonte, un vrai nom romantique, était un excellent homme, très bedonnant, très rubicond, parfait type de l'aubergiste des opéras-comiques d'autrefois.

Abrimonte gardait sur sa large face un perpétuel sourire bon enfant, et parlait avec une telle façon joviale que l'on ne pouvait s'empêcher de rire avec lui.

Il baragouinait un charabia franco-italien des plus pittoresques, qui amusait fort nos sportswomen, et doublait notre bonne humeur. Alerté, vif, il allait, venait, courait, et pendant que sa femme mettait sur la grosse table de bois massif une nappe blanche, des siettes de couleur, il nous préparait dans la poêle, tout en chantonnant, une omelette au lard dont le parfum alléchant embaumait toute la maison.

L'omelette fut ce que l'odeur promettait, délicieuse ; le poulet qui suivit l'omelette fut exquis, et du plat de légumes il ne resta que le plat...

Notre hôte riait, se frottait les mains.

— Va bene, va bene — répétait-il, enchanté de cet hommage que nous rendions à sa cuisine.

Il nous servit un fromage cascio-cavallo, dont on lui fit compliment.

Alors, rayonnant, il nous dit :

— Attendez un poco... un petit momento !...

Peu après, il revenait, portant précieusement quelques fiascos noblement couverts de poussière.

Il les déposa avec soin sur la table, et quand sa femme eut fermé derrière lui la porte, il déboucha l'un des fiascos en nous disant avec un clin d'œil malin :

— Ca, c'est du vin, comme n'en boivent pas les gendarmes...

Et quand il eut tiré avec du coton la petite couche d'huile qui flottait sur le vin et le protégeait, il ajouta en emplissant les copas :

— C'est du vin pour le bec des contrebandiers. Rien de meilleur.

Nos sportswomen avaient entendu le mot de contrebandier, et ce goût qu'ont les femmes pour le dramatique, le roman-feuilleton, les poussa à questionner le jovial hôtelier, qui, d'ailleurs, ne demandait qu'à parler.

— Vous avez donc quelquefois des contrebandiers chez vous ?

— Oui, mesdames, les signori contrebandistas se feraient un scrupule d'aller ailleurs que chez Abrimonte, quand ils ont fait une bonne opération.

— Ils viennent encore ?

— Très souvent. Ils savent bien que chez Abri-

filets de la douane comme à plaisir. Il s'appela Pico...

"Jamais on n'avait pu le prendre, et une forte somme était promise à qui l'amènerait devant les juges, car il faut ajouter que le Pico ne se contentait pas de faire passer des colis de marchandises en fraude, il envoyait franco de port au delà de la frontière de la vie les douaniers et les gendarmes qui voulaient le prendre.

"Mais c'est un détail...

"Bref, cet état de choses ne pouvait durer, le gouvernement doubla la prime, et la douane se piqua d'amour-propre.

"Enfin, un jour on crut être maître de Pico. On avait découvert sa retraite dans la montagne, et comme il eût été imprudent d'y accéder, on en fit le siège, comptant le prendre par la famine.

"Mais des semaines et des mois se passèrent,

Pico ne se rendait pas. Comme il était impossible d'admettre qu'il ait pu rester tant de temps sans manger ni boire, il fallait croire qu'on le ravitaillait... Comment !

"Enfin, un compagnon de Pico finit par tomber dans les mains des douaniers... Ce compagnon, un certain Felini, qui avait à son actif assez de petits péchés pour finir son existence dans la cellule de mort, sembla céder à la pression de l'autorité, à la promesse de la liberté et d'une prime... Il livra le secret de Pico, et indiqua comment on ravitaillait le bandit.

"Pico avait installé un système de câble par-dessus un ravin des plus dangereux, et au moyen d'un panier qu'on amenait par une corde, il pouvait non seulement recevoir des vivres, mais encore s'en aller à ses petites affaires de contrebande et rentrer chez lui.

"Ce fut une joie générale quand les douaniers eurent la certitude que Felini ne les avait pas trompés... et c'est chez moi, ici, que l'on fêta par avance la capture certaine du fameux Pico. Les douaniers montèrent donc là-haut pour aller surprendre le bandit dans son repaire.

"Un des douaniers se mit dans le panier, et Felini, que les autres tenaient, dut, le revolver

sur le front, donner le coup de sifflet de signal.

On le lâche pour suivre des yeux le panier qui traverse le précipice. Felini donne un autre coup de sifflet. Pico le comprend et, au moment où le panier va aborder de l'autre côté, il coupe le câble et envoie le malheureux douanier dans l'abîme.

Les sportswomen poussèrent un cri d'horreur. Abrimonte, riant toujours, conclut :

— Felini avait donné un signal d'alarme et avait pu s'enfuir pendant le désarroi des douaniers.

"Mais la conclusion de l'affaire, la voici :

"Quand Pico apprit que le douanier était marié, il alla voir la femme de celui qu'il avait tué... La veuve était jeune, folle... Pour ne pas la laisser dans la détresse, Pico l'enleva... et plus tard l'épousa. Aujourd'hui, il est retiré à Gênes très riche, très honoré. Quant à Felini, c'est moi !



PICO COUPA LE CABLE ET ENVOYA LE MALHEUREUX DOUANIER DANS L'ABIME

monte ils trouveront bonne chère, bons vins et la sécurité.

De là à partir dans le récit des aventures de contrebande il n'y avait pas long.

Abrimonte était farci d'anecdotes plus originales, plus pittoresques les unes que les autres.

Il souleva un coin du rideau qui cachait le dehors et désigna du doigt dans la montagne :

— C'est là — nous dit-il — qu'il y a une dizaine d'années à peu près on emmena les douaniers dans un panier.

Abrimonte s'assura que la porte était bien fermée et reprit en riant, répondant à l'interrogation de nos yeux anxieux :

— Figurez-vous qu'à cette époque il y avait un contrebandier qui parvenait à passer dans les

PERDUS DANS LES GROTTES DE OUAPAN

Tout près de la côte de la Nouvelle-Calédonie, à 44 milles sud-est de la Baie du Sud, s'étend l'île des Pins. C'est là qu'en 1871 furent déportés les combattants de la Commune de Paris ; c'est là qu'aujourd'hui sont obligés d'habiter ceux à qui un trop grand nombre de condamnations a valu la peine de la relégation. Sans être astreints à une discipline aussi rigoureuse que les forçats de l'île Nou, les relégués sont cependant soumis à la surveillance continue de l'Administration pénitentiaire, et il leur est formellement interdit de quitter l'île des Pins. Ce n'est d'ailleurs pas des relégués que nous voulons parler aujourd'hui, mais d'une excursion faite dans l'intérieur de l'île des Pins par un voyageur, excursion qui faillit tourner au tragique.

* * *

En 189... je m'embarquai à Nouméa sur l'"Otway" à destination de l'île des Pins. J'avais promis d'y rendre visite à M. B..., dont j'avais fait la connaissance à Nouméa, et qui commandait alors le poste militaire de l'île.

Nous passâmes ensemble cette soirée, qui s'écoula rapidement, en causant de l'île des Pins et des beautés naturelles de ce séjour.

Au moment de nous séparer, il fut décidé qu'il viendrait, le lendemain matin, me prendre à la cantine civile de Uro, où je devais passer la nuit pour visiter les grottes de Ouapan, situées dans la partie sud-est de l'île. Donc, vers 4 heures du matin, B..., à la tête d'une petite troupe composée de deux sergents du poste et de quelques hommes, arrivait à Uro.

Nous emportâmes des vivres et des bougies. Sur le conseil de B..., je m'étais revêtu d'un bourgeron et d'un fort pantalon de treillis, pouvant résister au frottement prolongé sur les aspérités de la roche madréporique. Nous passons devant le cimetière où sont inhumés les déportés de la Commune de Paris, et laissons derrière nous les ateliers de la Relégation et l'Hôpital, et après une marche de deux heures, nous atteignons un sentier très accidenté qui nous conduit sur le plateau central de l'île. C'est un terrain plat, recouvert de fougères calcinées par le soleil, et parsemé de roches et de cailloux ferrugineux.

Nos chevaux glissent sur ce sol mouvant et leurs pieds s'enchevêtrent dans la végétation touffue.

Le plateau traversé, nous redescendons le versant Est à travers de hautes herbes drues et coupantes qui atteignent les quartiers de la selle et gênent beaucoup notre marche, et enfin, en bas de la descente, nous nous trouvons en face d'une haute muraille de roches calcaires du sommet de laquelle des lianes de toute beauté retombent en festons de verdure qui s'enroulent autour des troncs des cycas géants et des fougères arborescentes, ou enlacent les banians à graines rouges, dans lesquelles caquètent d'innombrables perruches à houpe. Dans la muraille s'ouvre une immense crypte, c'est l'entrée des grottes de "Mma" ou "Ouapan". Dans cette immense caverne nous choisissons un endroit pas trop humide, et nous nous installons pour déjeuner.

Puis B... place dans les anfractuosités de la paroi rocheuse, des soldats et des canaques munis de feux de bengale de toutes couleurs, et à un signal, l'illumination commence et produit un spectacle féerique.

Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus grandiose, et rien d'humain ne peut donner une idée de la beauté de cette scène.

La lumière, se réfléchissant dans le cristal de l'eau qui ruisselle le long des stalactites, produit

l'illusion d'un palais enchanté dont les pilastres seraient revêtus d'une draperie constellée de diamants, de rubis et d'émeraudes.

Elle scintille dans le papillotement des myriades de gouttes que produit l'écrasement de l'eau tombant en cascade du ciel de la grotte ; c'est une envolée de poussière d'étoiles !

Les stalagmites aux mille couleurs semblent des cierges géants incrustés de chatoyantes pierrieres, et la lueur rouge des feux de bengale joue, s'allume et disparaît à l'extrémité de ces candélabres de corail. Elle projette sur les parois humides de cette immense caverne des reflets fantastiques. Dans l'embranchement des feux verdâtres, les canaques, immobiles, paraissent des statues de bronze antique.

Ce féerique spectacle ne dure que quelques courts instants, et il s'efface, nous laissant dans

d'éclairer la marche. Je dis la marche, bien que ce soit plutôt une reptation pénible dans l'eau, accomplie sur le ventre et des coudes, que nous allons entreprendre.

Un mètre à peine sépare la voûte de l'étroite corniche sur laquelle nous rampons.

Il faut faire bien attention de ne pas basculer, car c'est le vide, et ce serait la noyade dans l'eau glacée et dans l'obscurité absolue.

Après avoir visité quelques chambres, toutes remarquables par leurs stalactites en formation, nous arrivons dans une grotte plus spacieuse que celles que nous avons traversées. Nous profitons de cette particularité pour nous reposer un instant.

Au moment de nous remettre en route, le sergent L... s'aperçoit que la corde n'est plus attachée à sa ceinture.

L'a-t-il laissée tomber en retirant cette dernière pour prendre son tabac, placé sous le bourgeron ? Ou a-t-elle disparu avant notre station ?

C'est un problème inquié, tant ! J'envoie Vata à la recherche de cette malencontreuse ficelle. Il revient après un quart d'heure de vaines recherches ; notre conductrice a dû tomber dans le vide, entre la corniche et la paroi opposée.

Par prudence, il nous faut retourner sur nos pas.

Je consulte ma boussole de poche, l'aiguille aimantée indique que le Nord est à gauche de l'entrée de la chambre où nous sommes. La sortie étant au Nord-Ouest quart Nord, il n'y a donc qu'à suivre cette direction.

Après un temps qui me semble relativement long, je consulte ma montre.

Il y a une heure que nous avons rebroussé chemin, et pourtant, nous n'avons mis que trente minutes pour accomplir le premier trajet, je crains que nous ne nous soyons égarés ; nous avons hésité entre plusieurs sorties, certaines ouvertes dans une direction diamétralement opposée au Nord.

Nous marchons encore pendant vingt minutes en appelant de toute la force de nos poumons, mais c'est à peine si nos cris sont perceptibles d'une grotte à l'autre.

Je commence à être inquiet, nous faisons halte et nous nous consultons sur le nouveau chemin à suivre.

Puisque nos tentatives vers le Nord sont restées infructueuses, je conseille d'aller dans la direction opposée, c'est-à-dire vers la mer, je crois et j'affirme même que toutes les grottes ont des sorties vers l'océan.

J'ajoute que ce qui confirme mon appréciation, c'est que l'eau qui coule au-dessous de la corniche coure dans la direction Sud.

C'est donc dans ce sens qu'il faut marcher !

Mon avis étant partagé, nous faisons demi-tour, et en route vers l'inconnu !

Hélas ! après deux mortelles heures de reptation sur la roche aigüe, nous ne voyons pas le moindre rayon lumineux poindre vers nous.

Il y a quatre heures que nous sommes ensevelis dans ces profondes ténèbres, car, par prévoyance, j'ai fait éteindre les bougies, n'en laissant qu'une allumée, lorsque nous débouchons dans une grande crypte où la corniche présente une solution de continuité.

Il nous faut marcher dans l'eau, et nous avançons péniblement ; subitement le sol manque sous les pieds de Vata, qui nous précède.

La situation devient épouvantable.



DIX MINUTES PLUS TARD, NOUS RETROUVIONS LA LUMIÈRE

l'obscurité, qui semble d'autant plus épaisse que nous avons été plus éblouis.

Nous nous divisons ensuite par groupes pour visiter l'intérieur des grottes.

Après m'être hissé, à la force des poignets, sur une table de pierre, dite table de la "Reine", je m'introduis dans l'intérieur de la première chambre par un "trou d'homme" naturel, creusé dans la paroi rocheuse.

Le sergent L... et le canaque Vata, indigène des îles Loyalty, m'ont suivi.

Le premier a pour mission de dérouler une ficelle qui, tel le fil d'Ariane, nous servira de conducteur de retour, et le second est chargé

Nous soutenons L..., qui ne sait pas nager, et parvenons à gagner l'autre bord, où nous reprenons pied.

Je m'aperçois alors que nos allumettes sont perdues, car elles ont été mouillées pendant cette baignade.

Ruiselants d'eau, nous reprenons notre marche, lorsque apparaît un filet lumineux filtrant au travers de la voûte.

Nous nous précipitons vers ce rayon sauveur, mais, quelle triste déception ! c'est une fissure du plafond rocheux qui laisse passer le jour ; nous n'en restons pas moins emprisonnés, car nous ne pouvons atteindre la voûte.

Et puis, de pourrions-nous, que nous n'en serions pas plus avancés, puisque la largeur est insignifiante, c'est à peine si on peut y passer la main.

La constitution plutôt débile du pauvre L... n'a pu résister à ces fatigues. Le découragement, joint au froid et à la faim, ont achevé de briser ses forces.

Il s'évanouit...

J'essaye en vain de le ranimer.

Il me faut le porter sur les épaules.

Vata l'attache sur mon dos avec une ceinture de flanelle, et il nous les manches de son bourgeron autour de mon cou.

Quel pénible calvaire !

Je me traîne sur les genoux et sur les coudes. Mes chairs sont déchirées et ensanglantées. Mon pantalon n'est qu'une loque et mon bourgeron n'a plus de manches.

Vata est acroupi derrière moi, pour retenir L... en cas de chute.

Les forces vont m'abandonner à mon tour ; il faut pourtant marcher.

Je n'ose me reposer, car je sens que si je reste immobile, un seul instant, il me sera impossible de repartir.

Tout à coup, pour comble d'infortune, ma bougie s'éteint. Impossible de la rallumer, les allumettes sont humides. Il faut se traîner dans l'obscurité.

Après une demi-heure d'efforts surhumains, je tombe, épuisé.

Vata essaie de me remplacer, mais il est trop faible.

Nous nous décidons à repartir en traînant L...

Je le soulève par les épaules et Vata, qui lui a attaché les pieds avec sa ceinture, le tire en avant.

Subitement, le canaque abandonne son fardeau et se met à pousser des hurlements de peur, c'est la crainte habituelle qu'éprouvent les néocalédoniens, lorsqu'ils rencontrent des dépouilles humaines, qui lui fait jeter ces cris.

En marchant, il a buté contre des squelettes, adossés au rocher, et leur chute a provoqué des lueurs phosphorescentes qui ont fait apparaître quelques crânes à l'aspect fantastiques.

Ce burlesque incident m'a donné du courage, ce cimetière canaque doit être à proximité d'une sortie.

Effectivement, après dix minutes de nouveaux efforts, nous tombons épuisés sur le bord du rivage. Des canaques de la tribu de Ougo, qui péchaient en face de l'île Ouatomo, viennent à notre secours. D'énergiques frictions raniment L..., et après un repos d'une heure et un repas substantiel, nous nous embarquons sur une pirogue à balancier, qui nous ramène à Kuto, où nous retrouvons B... horriblement inquiet et se préparant à repartir à notre recherche, avec des guides indigènes.

Je dois lui faire le récit de ma désagréable excursion. Il me raconte alors que les grottes de Ouapan furent découvertes à la suite d'un tragique événement :

Des déportés de la Commune, préparant leur évasion, et cherchant un endroit propice pour cacher les vivres nécessaires à la traversée de l'île en Australie, découvrirent la crypte.

Un bateau venant de la grande terre devait les prendre pour les conduire dans le Nord du Queensland.

Mais à la suite de l'évasion, de la presque île Ducos, de Rochefort et de six de ses compagnons d'exil, les côtes furent étroitement surveillées : il était impossible qu'une embarcation, même d'un faible tonnage, pût accoster.

Les déportés ne durent donc compter que sur les moyens précaires qu'ils pourraient trouver dans l'île.

Des outils furent forgés et servirent à abatte

les arbres nécessaires à la construction d'une embarcation.

Ces matériaux furent cachés dans les grottes jusqu'au moment où ils purent être transportés au bord de la mer et transformés en radeau.

Une vingtaine de déportés s'embarquèrent sur ce fragile esquif.

Le radeau, à peine hors des récifs qui entourent le Sud de l'île, fut assailli par les vagues, désarmé et broyé sur les brisants.

Ceux qui avaient eu la folie de croire à sa solidité furent noyés ou dévorés par les terribles squales qui pullulent dans cette région.

A la suite de ce drame, l'administration fit une enquête pour savoir où et comment l'évasion avait pu être préparée.

C'est alors que fut découverte la crypte de "Mma", dont l'entrée, cachée par des festons de lianes, n'avait pu être trouvée que par des êtres guidés dans leurs recherches, par l'ardent désir de revoir la mère-patrie.

Tel est le récit exact d'une aventure que nous eûmes le bonheur de voir se terminer sans accident mortel, mais qui faillit bien coûter la vie à ceux qui y prirent part.

E. ISTIVIE.

QUELQUES CONSEILS

TUYAUX DE CUISINE. — Pour empêcher les tuyaux de cuisine de s'emplir de graisse et de se boucher, jetez-y de temps à autre une certaine quantité d'huile minérale.

CONSEIL AUX JEUNES MERES. — Les bouillies de farine, que l'on donne aux jeunes enfants, constituent souvent une nourriture trop forte pour leurs petits estomacs ; la fécule, elle-même, n'est pas toujours assez légère. Lorsqu'un enfant est délicat, il est préférable de lui préparer de la bouillie avec de la fine fleur de farine de maïs, qui offre un aliment léger et très nutritif à la fois.

CONTRE L'INSOMNIE. — Le bon sommeil réparateur nous fuit quelquefois désespérément. Voici par quel moyen on peut obtenir ce repos, nécessaire à la santé : un bain d'eau chaude salée, ou, à défaut de bain, une grande ablution amènera un aussi bon résultat, c'est-à-dire un sommeil complètement reconquis après un mois de ce traitement.

POUR DORER SOI-MEME UN PETIT MEUBLE. — Passer d'abord du papier de verre très fin, ensuite on le peint avec du vernis blanc cristal ; immédiatement, passer sur le vernis un autre pinceau trempé dans une poudre bronze d'or ou autre couleur, en ayant soin de tamponner avec le pinceau pour que le vernis ne s'y colle pas. Pour redorer un cadre, employer, en place de vernis, de la mixtion à dorer.

MANIERE DE MARQUER LES OUTILS. — Les objets trempés dans de la cire fondue, chauffée pour cela, puis, au moyen d'un crayon ou d'une pointe, on trace le nom ou signe voulu en pénétrant la légère couche de cire jusqu'à ce que le métal soit à découvert ; on verse alors dans les creux formés par le crayon, de l'eau forte, qui a la propriété de ronger le métal et qui fait, dans ce cas, l'office de graveur. La quantité à verser est déterminée par l'entaille plus ou moins profonde que l'on désire obtenir.

CRISTAUX. — Le nettoyage des carafes en cristal nécessite un grand soin, car s'il est fait à moitié, le résultat sera des plus déplorables. Les cendres sont bonnes, mais elles ont l'inconvénient d'égratigner le cristal ; les petits plombs sont également bons, mais ils noircissent la surface du cristal après un laps de temps. Rien ne vaut les coquilles d'oeuf ; pour les employer il faut d'abord les casser afin qu'elles puissent passer facilement par le goulot de la carafe. Faites une savonnée bien chaude et jetez-y une poignée de coquilles d'oeuf. Agitez-les pendant un certain temps et rincez la carafe dans une autre savonnée plus claire. Ensuite, rincez-la à l'eau chaude une ou deux fois, et le cristal sera du plus beau brillant.

ENTRETIEN DES TOUCHES DE PIANO.

Nous avons eu bien souvent à répéter les recettes indiquées par les auteurs pour blanchir les touches de piano : essence de térébenthine, eau oxygénée, etc. Or, en voici une nouvelle, d'une simplicité extrême, et qu'on nous affirme d'une efficacité certaine. Il suffit de frotter les touches avec un morceau de flanelle imbibée d'alcool, pendant plusieurs jours de suite ; les personnes délicates emploieront de l'eau de Cologne ; mais c'est un luxe inutile. Si elles sont par trop jaunies (les touches, pas les personnes), on peut employer pendant quelque temps, et avec précaution, l'acide oxalique. Sur les touches neuves, l'alcool suffit toujours, employé de temps à autre pour entretenir l'éclat et la blancheur de l'ivoire.

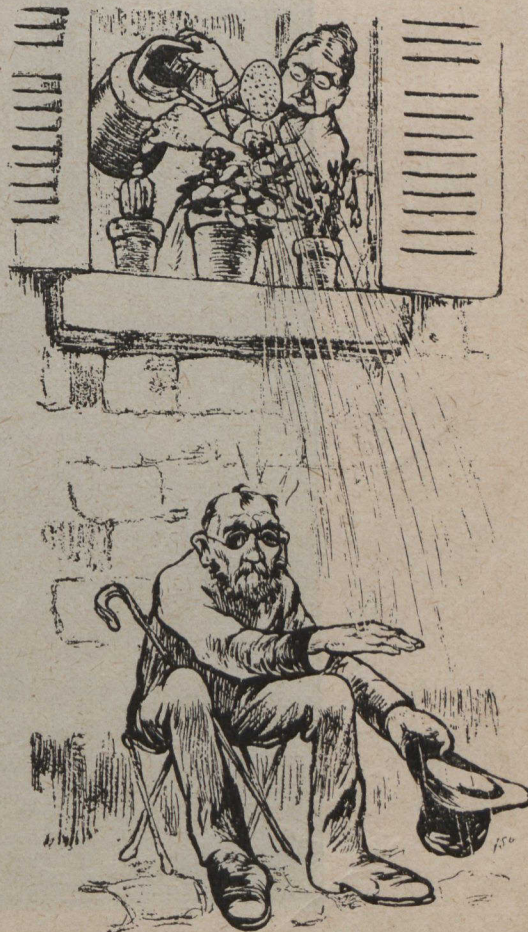
UN NOUVEAU REMEDE. — Un docteur de Fécamp M. Dufour, vient de découvrir un traitement aussi simple qu'efficace, paraît-il, pour guérir les ulcères variqueux. Donc, si vous êtes affligé d'un ulcère de jambes, prenez une feuille de chou, une vulgaire feuille de chou, lavez-la bien, essuyez-la, puis appliquez-la avec une bouteille, par exemple. Ceci étant fait, mettez-la à macérer, pendant dix heures, dans de l'eau boriquée, et quand elle est bien ramollie, appliquez-la sur votre ulcère en la faisant tenir au moyen d'une bande. Ce pensement, vous le renouvelez deux fois par jour, en ayant, bien entendu, le soin de changer, chaque fois, la feuille de chou et de laver proprement l'ulcère avec un peu d'eau boriquée.

Le Dr Dufour affirme que ce traitement guérit les petits ulcères en huit ou quinze jours, et les grands en un mois. Je veux bien croire qu'il en est ainsi ; en tout cas, on peut l'essayer. S'il ne fait pas de bien, c'est au moins un remède qui ne fera pas de mal. C'est toujours quelque chose.

LE SALUT ETAIT LA

Combien succombent à une inflammation de poumons, qui auraient trouvé le salut dans le BAUME RHUMAL pris en temps...

LE METEOROLOGISTE MYOPE



Le célèbre météorologiste Capré (dans son jardin). — Je l'avais bien annoncé que la journée d'aujourd'hui ne se passerait pas sans pluie.



BEAUX-ARTS : Ne crains pas, mon ami ne te fera pas de mal

IDYLLE

(Conte de la Californie)

Comment l'amour s'était glissé dans l'âme limpide et droite de Madge, pour le fiancé de sa soeur, la pauvre enfant n'aurait pu le dire elle-même. Avec son horreur du mensonge, elle souffrait cruellement de cette trahison envers celle qui lui avait toujours servi de petite mère. Cependant, elle avait beau maudire son coeur et mépriser sa faiblesse, elle retombait toujours dans le même rêve enivrant et défendu. En vain cherchait-elle à échapper au souvenir de leur première rencontre, il y avait de cela quelques mois seulement. Elle sortait de pension et sa soeur Pauline l'avait prise avec elle à "l'hacienda" que leur avait laissée à toutes deux en mourant le colonel Pomfret, leur père... Sous ce beau ciel enchanteur de la Californie, Madge avait vu pour la première fois... Jack Latimer... le "rancho" de "l'hacienda", et le revoyait toujours, avec sa grande silhouette d'homme fort, au teint basané, aux yeux très doux... elle entendait sa voix basse un peu contenue. Ah ! certes, elle ne s'étonnait guère que Pauline l'eût aimé... qu'elle eût oublié l'autre pour lui.

D'abord, Madge l'avait aimé dans toute l'innocence de son coeur, parce qu'il était le fiancé de sa soeur et parce qu'il allait être son frère ; puis un jour elle s'était sentie rougir sous le regard du jeune homme, et au tressaillement presque douloureux qu'elle avait éprouvé, elle comprit qu'elle l'aimait comme toutes les jeunes filles rêvent d'aimer... de tout son petit coeur passionné et tendre. A partir de ce jour, elle rencontra souvent le regard de Jack, qui semblait l'envelopper chaque fois d'une caresse, et une nouvelle crainte vint se mêler à sa honte secrète. Si lui aussi allait l'aimer !... Maintenant elle les fuyait tous les deux... Jack et Pauline.

Devenue sombre et taciturne, elle passait de longues heures, seule avec sa tristesse, dans un coin du parc, au milieu de ses fleurs, où personne ne songeait à la déranger. Pauline avait été surprise et peinée d'abord, puis elle avait fini par attribuer à ce changement d'humeur les rêveries qui troublent parfois l'esprit des jeunes filles.

Le soleil venait de se coucher derrière les grandes vallées à l'Ouest, et teignait l'horizon de lueurs rosées. Les chênes solitaires commençaient à jeter leurs ombres sur les pelouses, tandis qu'une légère fraîcheur humide se dégagait de la terre et se mêlait aux senteurs embaumées des fleurs. Madge s'en revenait à la maison d'un pas languissant ; ses cheveux noirs, comme trop lourds pour être retenus par un peigne, retombaient en une lourde torsade sur son cou, tandis que son visage d'enfant où reluisaient deux yeux sombres, était empreint d'une amère tristesse. Tout à coup un bruit de pas lui fit relever la tête, et aussitôt une voix bien connue résonna de l'autre côté de la haie, qui séparait le parc de la grande route.

—Eh bien ! Madge !

La jeune fille poussa un cri de surprise et de joie, puis elle se mit à courir comme une écolière jusqu'à une ouverture dans l'enclos, et là elle attendit toute palpitante que l'homme qui lui avait parlé, la rejoignît.

—Comment ! c'est vous, mon bon Guy ! s'écria-t-elle, et pour la première fois depuis longtemps, son visage devint radieux. Elle noua ses deux mains autour du bras de l'étranger, tandis que celui-ci la contemplait d'un regard ami.

—Oui, c'est moi, Madge ! Vous ne m'attendiez guère, je parie... Mais, voyez-vous, je ne pouvais plus y tenir, là-bas. J'avais besoin de vous revoir... vous et Pauline. Et ma foi, je suis venu sans me faire annoncer... Le nègre Pepher a pris soin de mon modeste bagage... Quant à moi, j'ai voulu marcher... pour me préparer un peu au grand bonheur de vous revoir toutes les deux.

La jeune fille avait écouté en silence, les yeux fixés sur Guy. Au nom de Pauline, son front s'é-

tait douloureusement contracté, puis elle avait doucement haussé les épaules, comme pour ban- nir une idée importune.

—Et vous avez bien fait, mon bon Guy... Ah ! si vous saviez comme je suis heureuse de vous revoir ! C'est le bon vieux temps qui va recommencer. Vous rappelez-vous ?... Et cependant, tout est changé. L'ancien rancho, le vieux Miguel Pacheco, est mort... Il a été remplacé par un autre... Jack Latimer. Et elle ajouta pour chercher son embarras. Et ce n'est plus la même chose... plus du tout.

Elle fouilla de son petit pied la terre poudreuse, puis elle leva les yeux sur Guy.

—Ah ! mon pauvre ami, ce que l'on s'ennuie



ici ! C'est affreux... Si quelqu'un voulait seulement m'enlever, il serait bien gentil.

Guy se mit à rire, et frappa amicalement la petite main de Madge dans la sienne. Au même moment, un homme à cheval passa tout près d'eux sur la route. Le cavalier leva son sombrero et découvrit une belle tête grave et sérieuse. Aux paroles de la jeune fille, un léger sourire avait retroussé les coins de ses lèvres, et une lueur brilla dans ses yeux noirs.

—Qui est ce jeune homme ? demanda Guy, lorsque le cheval et son cavalier furent passés.

—C'est Jack Latimer... le rancho, dit Madge d'une voix mal assurée. Si nous entrions voir Pauline, Guy ?

Le jour suivant, les rayons brûlants d'un soleil matinal tombaient d'aplomb sur les bâtiments étincelants de blancheur de l'hacienda. Madge, repri- se par sa tristesse des jours passés, tristesse que lui avait fait momentanément oublier son ami Guy, se dirigeait lentement vers l'ombre fraîche qu'offrait un gros chêne, lorsqu'elle s'entendit appeler :

—Mademoiselle Madge !

Elle aurait voulu fuir, mais il était trop tard ; Jack Latimer était déjà auprès d'elle, lui souriant dans les yeux.

—Peut-on vous demander une faveur, Mademoiselle Madge ? Accompagnez-moi dans le phaé- ton jusqu'à la grille. Les chevaux sont agités, et il me faudra quelqu'un pour les retenir pendant que j'ouvrirai. Vous me rendriez grand service de tenir les rênes... Mais peut-être auriez-vous trop chaud de revenir ensuite à pied...

—Il fait un peu chaud... assurément, répondit la jeune fille en prenant un air digne. Mais si vous n'avez personne pour vous aider... Quand partez-vous ?

—A l'instant même ! Et le visage mâle aux teintes de bronze devint radieux. Je vous dois mille remerciements, Mademoiselle Madge. Le phaé- ton est à quelques pas d'ici.

La soeur de Pauline suivit son futur beau- frère en cherchant à étouffer les battements de son coeur. Elle jeta un regard de surprise indi- gnée sur son compagnon, en apercevant le petit nègre mexicain qui tenait les chevaux. Le noir disparut dans un taillis aussitôt que Jack et Madge furent assis dans la voiture.

Quel odieux mensonge venait de lui faire cet homme ! Mais l'indignation de la jeune fille ne sembla faire aucune impression sur le "rancho", dont le profil hardi et régulier inspirait malgré tout à la pauvre enfant, une vague admiration mêlée d'une sourde angoisse.

Lorsqu'ils eurent atteint la grille, le jeune hom- me se retourna vers Madge.

—Avancez sur la route, voulez-vous ! Et puis...

Mais ses dernières paroles furent perdues, dans le mouvement qu'il fit pour s'élan- cer de la voi- ture et ouvrir la grille. Madge, absorbée de nou- veau dans son rêve, n'entendit pas la grille se re- fermer. Elle se tourna subitement avec un mou- vement de colère au moment où résonnait à son oreille le rire caressant de Latimer. Et avant qu'elle ne pût protester, Jack était remonté dans la voiture et avait lancé les deux chevaux au ga- lop sur la longue route poudreuse.

—C'est un tour infâme ! s'écria Madge, affolée.

—Mon Dieu ! Mademoiselle, n'avez-vous pas exprimé le désir d'être enlevée ? demanda Latimer avec calme, tandis que ses dents blanches étincelèrent.

—Mais c'est de l'impudence, cria de nouveau Madge, en frappant du pied. Monsieur, je vous ordonne de vous arrêter immédiatement. Vous osez...

—Oui... moi... j'ose... Madge...

Son nom, prononcé par cette bouche aimée, lui fit l'effet d'une caresse ; elle frissonna.

—C'est vrai, je vous enlève, continua-t-il ; mais j'en ai demandé d'abord la permission à votre tante et à Pauline. Puis il ajouta avec une grande amertume : Il n'y avait rien à faire à l'hacienda aujourd'hui... et j'ai pris un congé... un congé que je veux passer au fond du bois, Madge.

Dé nouveau, la jeune fille tressaillit et la même angoisse lui serra le coeur. Elle se raidit, pour- tant, tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

—Ce que vous dites est odieux, Monsieur. Jamais je ne vous le pardonnerai, dit Madge d'une voix brisée qu'elle cherchait en vain à rendre impérieuse.

Jack se pencha vers la jeune fille, saisit d'une pitié subite, devant cette douleur qu'il lui avait causée :

—Madge ! implora-t-il d'une voix basse où se concentrait une immense tendresse. Ne m'en veuillez pas. Regardez-moi, et dites que vous n'êtes pas fâchée. Pardonnez-moi, Madge... j'étais

fou... mais je vous voulais toute à moi... pour une journée. Qu'est-ce qu'un jour arraché à l'éternité ?... Je suis si malheureux, si vous sâvez !

Elle détourna ses yeux du regard qui l'enveloppait.

—Et que dois-je penser de votre conduite... de vous-même... Qu'êtes-vous donc, si vous n'êtes point vil et lâche ?

Latimer, d'un mouvement brusque, arrêta les chevaux :

—Répétez ce que vous venez de dire, Madge, si vous le pouvez, commanda le jeune homme.

Elle leva vers lui ses yeux, où brilla le défi, et répéta :

—Oui, lâche... et... puis elle balbutia en couvrant son visage de ses deux mains : Mon Dieu, mon Dieu ! je ne peux pas...

Il y eut un moment de silence, interrompu seulement par le hennissement des chevaux, impatients. Puis Latimer parla de nouveau :

—Écoutez-moi, Madge. Peut-être suis-je comme vous le dites, vil et lâche, mais non pas dans mon amour pour vous... Oh ! vous le saviez bien que je vous aimais... que mon honneur et ma loyauté envers Pauline seuls m'empêchaient de parler... Ce que j'avais pris pour de l'amour n'était que de la gratitude. Lorsque votre soeur vint à l'hacienda pour en remplir la solitude de sa douce présence, je crus que les sentiments qu'elle m'inspirait étaient l'amour le plus sincère. Vous savez le reste. Elle refusa de m'écouter d'abord, et je crus que son orgueil lui défendait de s'abaisser vers moi... Mais elle me dit plus tard, après qu'elle m'eût promis d'être ma femme... que d'autres raisons avaient été la cause de son refus... J'étais heureux alors, mais je ne vous avais pas encore vue. Je ne connaissais pas le vrai bonheur...

Il attendit que Madge parlât, puis il reprit :

—Oh ! je sais bien ce que vous pensez de moi ! Que je suis infâme ;... mais comprenez, Madge. Ce que j'éprouvais pour votre soeur était un respect et une admiration sans bornes. Lorsque vous êtes venue, j'ai compris mon erreur... Mais l'amour qui m'a inondé le coeur, qui s'est emparé de tout mon être, je l'ai refoulé bien au fond de moi-même. Pauline est trop noble, trop loyale pour que je puisse lui dire : "Je vous ai aimée jusqu'à la venue de Madge..." Mais... comme vous le voyez, je n'ai pas la noblesse du vrai sacrifice, puisque j'ai voulu connaître pendant un seul jour le bonheur auquel je dois renoncer pendant toute ma vie.

La jeune fille secoua la tête avec tristesse. "Un jour qui n'apportera de bonheur à personne."

Puis elle reprit, cherchant à se réfugier dans son orgueil :

—Et qui vous dit que je veuille, moi... de cette journée ?...

Il sourit avec une ineffable tendresse :

—Parce qu'un amour comme le mien est toujours payé de retour !... Madge ! Mon amour ! ma vie ! s'écria-t-il, osez dire que vous ne m'aimez pas, et que cette journée passée avec moi, loin de tous, ne vous restera point comme un cher souvenir...

—Ne comprenez-vous pas, dit-elle, que cette journée que vous volez à ma soeur, cette journée pleine de mensonges ne pourra qu'empoisonner tout notre avenir... le mien... le vôtre ?... Puis-je vous permettre de me dire votre amour... puis-je me permettre à moi-même de vous dire ce que j'éprouve, lorsque demain et les jours suivants je vous verrai ensemble, vous et Pauline ? Que pourrai-je penser de vous... de moi ?...

—Oh ! qu'importe, Madge ! Ne pensons qu'à l'heure présente, qui ne fuira, hélas ! que trop tôt. Ne songeons qu'à ce jour passé ensemble dans la forêt, tout près de la nature... Nous serons comme deux enfants, vous et moi, Madge. Ce jour nous a été donné. Votre tante nous l'a accordé, Pauline elle-même ne nous l'a point refusé... et vous, vous me l'accorderez... si vous m'aimez !

Elle détourna les yeux du regard suppliant fixé sur elle.

—Des enfants ! répéta-t-elle. Qu'il ferait bon d'être enfant... même pour un jour... Et vous, vous n'oubliez pas ? Des enfants, seulement ? demanda-t-elle.

—Des enfants seulement, je vous le jure, répondit-il joyeusement. Mais n'oubliez pas non plus que... l'enfance ne connaît ni hier... ni demain !

Elle le regarda avec une vague tristesse et soupira, puis elle secoua la tête :

—Allons, dit-elle, le jeu est commencé... jouons franc jeu !

Latimer toucha de son fouet les chevaux, qui partirent au galop. Une brise douce et tiède frappa les deux jeunes gens en plein visage.

—Allons au bout du monde ! s'écria la jeune fille. Et son rire mêlé à celui de Jack se perdit dans la distance.

* * *

Le soleil s'était couché derrière la vallée. Déjà les ombres du crépuscule étendaient sur toutes choses leurs voiles comme de grandes ailes de chauve-souris. Les insectes tapis dans les herbes embaumées jetaient leurs cris du soir.

Sur la grande route, au milieu du silence enveloppant, Jack et Madge s'en revenaient à l'hacienda. La journée était bien finie, et tout espoir avait disparu de leurs coeurs. De ce beau jour il ne restait qu'un souvenir déjà mêlé d'amertume. Et cependant, comme ils avaient été heureux ! Deux enfants s'ébattant au bord d'un ruisseau, jasant et riant, se poursuivant dans la forêt comme de jeunes faons. Madge s'était enguirlandée de fleurs, et Jack s'était enivré à la contempler. La journée s'était écoulée comme un rêve délicieux. Puis le jeune homme avait vu pâlir sa compagne, à mesure que les ombres s'épaississaient dans la forêt.

—Allons, la journée est bien finie ! avait-elle dit en frissonnant, et ils étaient remontés en silence dans le phaéton.

Lorsque, arrivés près de l'hacienda, il l'aida à descendre, il fut saisi de regret en voyant ce visage d'enfant vieilli de dix ans.

—La journée a été trop longue pour vous, murmura-t-il à son oreille, mais elle secoua tristement la tête.

—Adieu, dit-elle avec un vague sourire, et il pressa la petite main tendue vers lui.

—Adieu, répéta-t-il, "adieu".

Ils échangèrent un long regard de désespoir, et la jeune fille s'enfuit en passant par le jardin de roses. Elle s'approcha en tremblant de la véranda, espérant se dérober à sa soeur, devant qui elle craignait de se trahir.

Elle entendit une voix très douce qui appelait : "Jack ! Jack !"

Au son de cette voix, Madge se sentit mourir de honte ; elle chercha à se dissimuler, mais Pauline l'aperçut.

—Comment, c'est toi, ma petite Madge ? Alors tu seras la première à apprendre mon secret.

Avant que Madge pût répondre, Pauline l'avait entourée de ses bras.

—Figure-toi, petite Madge, qu'il m'arrive un étrange bonheur... Tu sais Guy... Eh ! bien, il y a longtemps de cela... quand tu étais encore enfant... Guy et moi, nous étions fiancés. Par un malentendu inexplicable, nous avons rompu notre engagement... J'ai fait ce que j'ai pu pour l'oublier... et je me suis fiancée à Jack... Pauvre Jack ; il faudra qu'il me pardonne... Aussi, ma punition sera de le voir souffrir, car l'on ne doit jamais se marier sans amour. J'aurais dû rester fidèle à Guy... D'ailleurs, nous nous comprenons, enfin...

Pauline déposa un baiser sur le front de Madge et s'esquiva à la recherche de Jack.

La jeune fille resta comme anéantie, plus profondément honteuse que jamais. Pourquoi n'avait-elle pas été franche comme Pauline ! Elle se trouvait à présent plus méprisable que jamais. Si, au lieu d'avoir volé ce jour de bonheur, qui maintenant n'aurait plus de lendemain, ils s'étaient confiés à Pauline, que d'humiliation et de honte leur eussent été épargnées.

Elle attendait toujours, n'osant pas bouger. Comment regarderait-elle maintenant cette soeur chérie... lorsque Jack lui aurait tout dit ?... Elle revit comme dans un rêve sa journée entière, et chaque bonheur devint pour elle comme une morsure.

Tout à coup, elle entendit la voix de Jack. Lorsque le jeune homme se fut approché, elle se réjouit qu'il fit noir pour qu'elle n'eût pas à le regarder.

—Eh ! bien, Madge... Elle vous l'a dit...

Une joie insensée mais contenue vibra dans sa voix. Il fut obligé de se baisser pour entendre le "oui" murmuré de la jeune fille.

—Et à présent, continua-t-il, vous comprenez que nous sommes libres... libres de nous aimer. Oh ! Dieu ! si seulement nous avions su !

Mais une sorte d'apathie étrange s'était emparée de la jeune fille, et quoique la main du jeune homme posée sur la sienne lui communiquât un long frisson, elle garda le silence.

—Dites-moi, Madge, n'était-ce qu'une feinte, après tout ? Ne m'aimez-vous pas ?

—Si je vous aime !

La voix de la pauvre enfant lui était revenue, mais comme voilée et lointaine.

—C'est parce que je vous ai trop aimé que le bonheur n'est plus possible pour moi... dit-elle. Ne comprenez-vous pas combien nous avons été coupables de nous livrer à notre plaisir, quelque innocent qu'il pût être ? Aussitôt que Pauline a lu dans son coeur, elle est venue à nous franchement, loyalement nous le dire. Quant à nous... nous avons prémédité la déception et le mensonge. Cette journée, qui a été si belle, n'aurait jamais dû être... Elle nous sera un reproche éternel !

Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle recula avec un sanglot.

—Non, Jack, tout notre bonheur est fini.

—Oh ! Madge, ma petite amie, il ne vient que de commencer, notre bonheur... Qu'importe comment tout cela est arrivé. Si nous avons mal fait, réjouissons-nous de ce que personne n'en ait souffert... Et puis, Madge, chérie... vous voyez bien que le sort est de notre côté... puisqu'il arrange si bien les choses. Ne comprenez-vous pas, Madge ?

Et Madge se laissa persuader.



—Eh ben ! mon pauvre vieux, comment ça va, que fais-tu à présent ?

—Je ne me plains pas, ça marche. J'ai, actuellement, une assez belle position dans la ligue contre l'abus de l'alcool.

—Tiens, ça m'étonne, tu n'as pas justement l'air d'un buveur d'eau !

—Non, au contraire, la ligue m'emploie dans les rues comme l'exemple à ne pas suivre.

PAGE DE SAINT NICOLAS

EN DANGER

Raoul Saint-Aubin, qui passait pour être fort en retard pour son âge, comme intelligence, n'était pas aussi simple qu'on le croyait, nous allons en avoir la preuve.

Un jour, qu'il jouait avec une feuille de timbres français bleus, encore vierge d'affranchissement, son père les lui retira des mains en disant :

—Fais attention, tu peux involontairement salir, déchirer ou brûler ces timbres ; songe que chacun de ces petits carrés bleus représentent quinze centimes.

—Quinze centimes, répéta Raoul en ouvrant de grands yeux.

—Oui, trois sous si tu préfères.

—Trois sous, c'est bien moins que quinze centimes, n'est-ce pas ?

—Mais, petit nigaud, répondit M. Saint-Aubin en riant, c'est absolument la même chose.

—Cependant, quinze et trois... commença l'enfant, obstiné.

—Certainement, quinze est plus que trois, mais le centime est moins que le sou ; il y en a cinq dans un sou.

—Je ne comprends pas, fit le paresseux, qui se remit à jouer.

M. Saint-Aubin secoua les épaules soupira et renonça à la leçon de calcul ; il se contenta de répéter à Raoul :

—Rappelle - toi au moins ce que je dis : si tu abîmes un de ces timbres, tu perds trois sous.

—Bien, papa, répondit l'enfant.

A quelque temps de là, le petit bonhomme ayant mis la main sur la boîte à timbres, s'amusa à coller sur sa langue un de ces petits carrés bleus, oubliant totalement la défense de son père. Puis il referma la boîte et joua avec le chat, ce qui fit qu'il avala paisiblement le timbre roulé en boulette dans sa bouche.

Au bout d'un instant, et l'heure du coucher ayant sonné, en allant souhaiter le bonsoir à ses parents, il dit à brûle-pourpoint à sa mère :

—Maman, j'ai avalé trois sous.

—Comment ? que me dis-tu ? s'écria Mme Saint-Aubin, épouvantée.

—Oui, j'ai avalé trois sous.

—Comment as-tu fait, malheureux ? demanda M. Saint-Aubin, non moins effaré.

—Eh ! bien, je les ai mis dans ma bouche et, sans le vouloir, crac !

—Trois sous ?

—Oui, maman, quinze centimes, dit Raoul, qui, ce jour-là, avait de la mémoire.

—L'un après l'autre ?



FRÈRE ET SŒUR

—Non, papa, ensemble.

—Quel gosier et quel oesophage a cet enfant ! s'écria M. Saint-Aubin en se levant et en prenant son chapeau.

—Et tu ne souffres pas ?

Raoul allait répondre non, quand il se ravisa :

—Si, papa, un peu, un tout petit peu, dit-il, se rappelant à propos que le lendemain était jour de composition et que, s'il se plaignait tant soit peu, il n'irait pas au collège.

M. Saint-Aubin courut chercher le médecin, tandis que sa femme se précipitait à la cuisine et donnait ordre qu'on fit tout de suite une bouillie de maïs très épaisse ; elle avait entendu dire que

ces sortes de choses sont bonnes pour les estomacs ayant avalé des corps étrangers à notre nourriture accoutumée, à plus forte raison pour des pièces de cuivre. Quand la cuisinière apprit que Raoul avait trois sous dans l'oesophage et courait un certain danger, elle se répandit en lamentations, que sa maîtresse fit taire aussitôt : il ne fallait pas que "le malade" s'effrayât ni se doutât du péril que courait sa santé.

Pourtant, Raoul était on ne peut plus paisible et ne semblait nullement suspecter le danger ; il se disposait à se coucher, et il tomba des nues quand on lui présenta une grosse soupe à manger.

Comment ? recommencer à dîner ? quelle idée ! -- il n'avait pas du tout faim ; mais comme son estomac était complaisant et le potage appétissant, il engouffra l'assiettée sans trop se faire prier.

—J'espère que demain matin, à mon réveil, on ne m'en servira pas un troisième, murmura-t-il ; à la fin, je serais bien transformé en soupière.

Mais quand il vit revenir son père, tout essoufflé et escorté du médecin, sa philosophie se changea en inquiétude.

—Est-ce qu'on ne va pas me laisser tranquille, pensa-t-il encore. En voilà des histoires pour un pauvre petit morceau de papier grand comme le bout de mon doigt !... Oh ! il y a de la couleur bleue dessus, peut-être que c'est pour cela !

(A suivre)

JEUX ET AMUSEMENTS

QUESTION DRÔLATIOQUE

Quelles sont les danses les plus curieuses de la terre ?

CRYPTOGRAPHIE

[Pour les Grands, au-dessus de 15 ans]

12 34156578 490 A84
B434 78 12 CA5004 2A
D34B543 9AFF49 4114
87A9 20048K 2 12
D34B5434 123B4.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

(Pour les tout Petits)

Le Tibre est un fleuve d'Italie. En changeant une lettre de ce mot, former le nom d'un autre fleuve qui coule en Asie.

CHARADE

Barque légère est mon Premier.
Monts d'Amérique mon Dernier.
Prénom de femme est mon Entier.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU No 77

Charade. — K-do (cadeau).

Question drôlatique. — La pêche.

Reconstruction. — Vouloir c'est pouvoir.

Charade. — As-pic.

ÇA ET LÀ

MARIAGES DE MINUIT

Dans la haute société des Etats-Unis, un nouvel usage vient de s'implanter : les grands mariages sont célébrés à minuit sonnant. Le couple des fiancés va d'abord au théâtre ; il rentre ensuite dans la maison, où un souper copieux l'attend, repas qui se termine à minuit. Alors, le couple, les garçons et les demoiselles d'honneur, ainsi que les invités, vont à la chapelle, qui se trouve à proximité. La cérémonie nuptiale dure quelques minutes, et tout le monde revient faire un certain nombre de tours de valse, qui se prolongent, généralement, jusqu'au matin. A la pointe du jour, un bon tour d'automobile, et les jeunes époux sont enfin seuls. Le mois dernier, il y a eu, à New-York, jusqu'à seize de ces "mariages de minuit".

POURQUOI LES ENFANTS MENTENT

D'abord, est-il vrai que les enfants mentent ? nous demanderont des mères, peu satisfaites de ce que l'on englobe ainsi leurs chers petits dans une affirmation aussi arbitraire que générale. A ceci, le journal "Kinder-garten-Magazine" répond d'une manière péremptoire : "Oui, les enfants mentent ; ils mentent constamment, avec persistance, ils mentent universellement." Or, ce jugement peut paraître un peu sévère, si l'on considère bien le sens exact que l'on donne à ce mot "mentir". Combien y a-t-il de grandes personnes capables de rapporter un fait sans le revêtir des couleurs de leur propre imagination ?— Il y en a fort peu. Or, l'esprit de l'enfant est tout imagination. Il a fort peu de conscience de la réalité des choses ; tout ce qu'il retient, c'est une impression vague, et c'est l'imagination qui remplit pour lui le tableau. Souvent, il arrive à un enfant de ne pas dire la vérité, uniquement parce qu'il ne le pourrait pas. Comme il ignore la vérité, son approximation en est bien plus vague encore que la nôtre. Et, sans doute, il existe dans son esprit des qualités qui la lui font inévitablement pervertir. Et d'abord, vérité est synonyme de science ; or, étant ignorant de la première, l'enfant, par conséquent, l'est aussi de la seconde. Ensuite (et il en est de même pour nous), ce n'est que par degrés que les enfants se rapprochent de la vérité sur laquelle ils ont, du reste, leurs notions à eux.

PERCEMENT DES OREILLES CHEZ LES PATAGONS

On perce les oreilles aux enfants lorsqu'ils ont atteint l'âge de quatre ans. Cette cérémonie, qui fait époque dans la vie des Indiens et remplace chez eux le baptême, a lieu de la manière suivante :

Un cheval, donné par le père à son enfant, est renversé sur le sol, les jambes liées ; l'enfant,



orné de peintures et entouré de ses parents, est couché sur le cheval par le chef de la famille, qui lui perce les oreilles avec un os d'autruche bien effilé, puis, dans chaque trou, l'opérateur passe un petit morceau de métal destiné à agrandir les ouvertures opérées.

Comme dans toutes les fêtes, le cheval fait le menu du festin, les proches parents se partagent les os des côtes, et chacun vient déposer celui qu'il a rongé aux pieds de l'enfant.

Les danses traditionnelles et les invocations terminent toujours la cérémonie.

UN CHEVREUIL PEU COMMUN

Le moment est aux histoires de chasse. En voici une qui, tout en paraissant invraisemblable, est pourtant des plus véridiques en même temps que des plus récentes.

L'autre semaine, on chassait en battue dans une grande forêt. Tout à coup, un des chasseurs postés voit arriver sur lui un chevreuil courant à toute vitesse et portant un fusil en bandoulière. On peut s'imaginer la stupéfaction du chasseur à la vue de cet animal armé. Mais, ne perdant pas son sang-froid, et se croyant cette fois dans le cas de légitime défense, le chasseur fait feu sur ce chevreuil et le tue. Or, voici ce qui était arrivé : Quelques instants auparavant, un des chasseurs, voulant allumer sa pipe, avait appuyé son fusil contre un arbre et s'était placé du côté opposé, à l'abri du vent. Le chevreuil, mis sur pied par les rabatteurs, en s'élançant dans sa course, avait passé sa tête dans la courroie du fusil et l'avait emporté.

UN HOMME GRAS

Chauncey Morlan, qui naquit à Indianapolis, il y a environ 31 ans, est devenu très probablement l'homme le plus gras de l'univers. Quand fut



prise la photographie que nous reproduisons ici, il pesait 748 livres, sa taille était de cinq pieds dix pouces, et il était presque aussi large que haut. Ses bras mesuraient vingt-cinq pouces de circonférence, sa poitrine quatre-vingt-quatre, son tour de ceinture quatre-vingt-dix, et ses mollets vingt-six pouces. Quant à ses faux-cols, faits sur commande, ils ne mesuraient pas moins de vingt-quatre pouces de circonférence. La pointure relativement petite du chapeau n'était que de sept et demi, mesure américaine.

LE SANG DU SULTAN

Le sultan a des somnolences et, pour les combattre, ses médecins ont employé la méthode du docteur Sangrado : ils ont saigné Sa Hautesse à outrance. Et, depuis cette évacuation sanguine, Elle se porte mieux. Mais voici le piquant de l'histoire :

Il paraît que ce précieux sang est un objet de commerce en Turquie, ayant d'autant plus de valeur que la marchandise est plus rare. On le met religieusement en bouteille et on le débite aux fidèles musulmans, pour qui la personne du commandeur des croyants est quasi-sacrée. Mais la fraude ne va-t-elle pas se nicher jusque dans les fioles minuscules livrées aux clients contre bonnes espèces sonnantes et trébuchantes ! Un Anglais, ayant acheté une de ces petites bouteilles, avait eu la curiosité de faire analyser son emplette, et l'analyse révéla qu'on lui avait vendu du sang de chien. Il faut dire que l'Anglais avait payé sa fiole—oserons-nous dire qu'on se l'était payée ?—100 piastres.

GANACHE ET GANACHE !

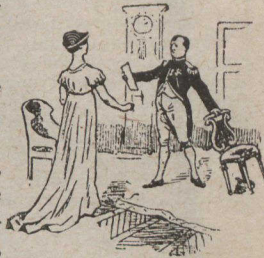
Napoléon 1er, mécontent d'une dépêche qu'il recevait de Vienne, dit à l'impératrice Marie-Louise :

—Décidément, votre père est une ganache ! Marie-Louise, qui ne connaissait pas le mot, en demanda l'explication. On lui répondit prudemment :

—Ganache veut dire homme habile, sage, loyal, de bon conseil.

Quelque temps après, comme, en l'absence de l'empereur, elle présidait le conseil d'Etat, il y eut un point de la discussion où manqua l'accord. Cambacérès était là, muet. L'impératrice l'interpella et lui dit :

—Allez, monsieur le duc, c'est à vous de mettre ces messieurs d'accord, car, de l'aveu de tout le monde, vous êtes une des plus grandes ganaches de l'empire !



LA MAIN INDICATRICE DE LA SANTE

"Laissez-moi prendre la main d'un homme et je vous dirai immédiatement quel est l'état de sa santé." Le développement de cette pensée par un confrère américain ne laisse pas que de présenter quelque intérêt... de curiosité. La poignée de main assurée et franche d'un homme sincère et bien portant est plutôt rude : quand elle se donne contrairement aux exigences du tact ou de la politesse, elle indique une faiblesse momentanée de la force physique. La main qui se tend flasque et sans pression dénote une faiblesse de corps et d'esprit. La poignée de main rapide et nerveuse est l'indice d'un tempérament vif et facilement surexcitable ; la main passive et sans nervosité appartient toujours à une personne malade. La fièvre n'a pas de plus efficace indicateur que la main, et la consultation qu'on en peut retirer par une étude approfondie permet de diagnostiquer presque absolument l'état de maladie. Mieux que le cerveau, la main est le criterium de notre organisme : il faut savoir l'interroger.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous appliquons ces préceptes. Le premier acte du médecin n'est-il pas, depuis les temps les plus reculés, de prendre la main de son client pour lui tâter... le pouls ?

UN TELEGRAMME DU PARADIS

Pour faire de l'esprit, certains Parisiens n'hésitent pas à causer de la peine à leurs amis ou à leurs proches. Citons à ce propos le curieux échange de télégrammes qui eut lieu entre une veuve désolée et un fort mauvais plaisant.

Il y a quelques années, une jeune dame, un peu coquette, télégraphiait à toutes les femmes de son entourage la mort de son mari :

"Mon pauvre Victor (disait le "petit bleu") est parti, à trois heures, pour le paradis !"

Quelle fut sa stupéfaction en recevant la dépêche suivante :

"— Le Paradis, 4 h. 20. — Le pauvre Victor n'est pas arrivé. Saint Pierre se montre très inquiet. Dès que votre mari arrivera, vous en aviserons."

C'est là une plaisanterie un peu lourde et peu recommandable. Nous aimons mieux la riposte de beau style qui réconcilia le prince de Condé et un gentilhomme français.

Le courtisan avait déplu au général du XVIIe siècle. Il sollicita une audience du prince pour faire sa paix. Mais dès qu'il aperçut son visiteur, le grand homme tourna le dos.

—Je remercie Dieu, s'écria l'autre, que Votre Altesse ne me considère pas comme un ennemi.

Condé fit volte-face, fort intrigué :

—Que voulez-vous dire ?

—C'est qu'on ne vous a jamais vu, continua le courtisan, tourner le dos à un ennemi !

Le mot était délicat. Et le prince tendit la main à l'homme d'esprit.

ASSIEGE PAR UN BUFFLE

Récit du Haut-Congo

Le buffle des forêts africaines, plus féroce que le lion et le léopard, est certainement l'animal sauvage le plus redouté des indigènes. C'est dans le Gabon et dans le Haut Congo qu'on rencontre les plus grands et les plus forts de ces terribles ruminants.—Henri Renou, que les lecteurs connaissent de longue date, a bien voulu retracer l'aventure suivante telle que la lui a racontée son héros, un Bordelais, M. Louis Delavois, qui a pendant plusieurs années dirigé à Sadiola, au Foutah-Djallon, une importante factorerie.

Accompagné d'une petite troupe de Mandingues, me dit mon interlocuteur, j'explorais, il y a quelques années, la vallée de Katrima; j'étais muni d'une forte provision de noix de kola, que je comptais échanger contre la gomme qui abonde dans les forêts d'acacias de cette région, et que les noirs recueillent d'ailleurs d'une façon toute rudimentaire.

Installé depuis trois semaines dans le village de Bougueré, mon négoce y prenait une assez bonne tournure, lorsque pour me donner un peu de répit, je résolus d'aller passer un ou deux jours à chasser dans les épaisses forêts de la rive gauche du Bougoukri.

Je partis donc armé d'une bonne carabine à deux canons, chargés l'un de gros plomb pour les oiseaux et les singes, l'autre d'une balle pour les grands animaux. Au bout de trois heures de marche, le jeune Mandingue qui me servait de guide, se plaignit, à tort ou à raison, de violentes coliques, et me demanda la permission de retourner au village. J'étais habitué à me conduire moi-même sous bois et à m'orienter avec la boussole; j'accédai donc volontiers à sa demande et conitnuai seul mon expédition.

Vers le milieu du jour, j'étais en train de me reposer à l'ombre d'un magnifique sycamore dont les figues savoureuses avaient fait partie de mon déjeuner, lorsque j'entendis à quelques mètres de là, dans un fourré de cannes à sucre sauvages, un bruit de branches cassées, suivi d'un beuglement sourd et prolongé. Je me levai aussitôt, et présentant avoir affaire à un buffle, que je ne voulais pas tuer de front, je m'avantai en faisant un léger détour à gauche.

L'animal que je n'avais pas encore aperçu s'était sans doute retiré en arrière, car je ne vis, à l'endroit d'où était parti le bruit que des tiges de cannes rompues et foulées; il n'était d'ailleurs pas loin, car le même beuglement retentit peu d'instants après, et un gigantesque taureau, dont les cornes menaçantes me parurent de dimensions exagérées, sortit d'un taillis voisin, puis s'arrêta, humant l'air en tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche.

Pour mieux assurer mon arme, j'avais mis un genou en terre et je visai l'animal au défaut de l'épaule, dans l'espoir d'atteindre la région du cœur. Malheureusement le buffle fit un saut de côté, et ne reçut, à la cuisse, qu'une blessure propre tout au plus à l'irriter. Vite, j'introduisis une deuxième balle dans le canon, lorsque le monstre furieux bondit sur moi, et tout en me renversant, fit voler mon fusil à quelques pas; la brute elle-même avait été emportée par son élan, à une courte distance en avant.

L'horreur de la situation décuple mes forces: prompt comme l'éclair, je m'élançai vers le sycamore, et, saisissant une liane qui grimpait le long du tronc



L'horreur de la situation décuple mes forces; je m'élançai vers le sycamore, et me hisse à la force du poignet jusqu'aux premières branches

je me hisse à la force du poignet jusqu'aux premières branches.

Il était temps!

Revenant sur moi, l'horrible bête avait foncé sur l'arbre; quelques pouces plus haut, ses cornes affilées me transperçaient les jambes. Enfin, j'étais hors des atteintes du monstre; accoté solidement entre deux maîtresses branches, je ressentais l'ineffable volupté de l'homme qui vient d'échapper à la mort.

En bas, la fureur du buffle atteignait son paroxysme; dressé sur ses pieds de derrière, il étreignait le sycamore comme s'il eût voulu grimper à la manière des fauves.

Devant l'inutilité de ses efforts, il changea de tactique; se reculant de quelques pas, il fonça sur le tronc comme un bélier, cherchant à ébranler l'arbre, puis jugeant, sous son crâne épais, la chose irréalisable, il manifesta sa fureur croissante par de sourds beuglements, creusant le sol de ses énormes sabots, et répandant autour de lui une bave abondante.

Deux heures s'écoulèrent sans que mon redoutable adversaire songeât à quitter la place; allais-je être assiégé indéfiniment par ce quadrupède stupide! Privé de ma carabine, j'étais sans moyen offensif, cependant la colère commença à son tour à me faire bouillir le sang. Tout à coup je me souvins que je possédais un fort couteau de coureur des bois à cran d'arrêt, et faute d'une arme plus sérieuse, je résolus d'en tirer parti pour tâcher de me débarrasser de mon redoutable adversaire.

Avisant une branche presque droite et de moyenne grosseur, j'eus bientôt fait de la couper et de l'émonder de façon à en faire la hampe d'une courte lance. Puis, ajustant à l'extrémité le manche du couteau affilé, je le liai fortement au bois, au moyen de ma ceinture de cuir, qui était étroite et suffisamment souple.

Assuré de la solidité de cette pique d'un nouveau genre, il ne me restait qu'à inciter le taureau à un nouvel assaut. Je détachai donc les figues à ma portée et me mis à les jeter à la tête de mon ennemi.

Tout d'abord, il ne fit pas grande attention à ces projectiles inoffensifs; cependant l'un d'eux l'ayant frappé à l'œil, il fut repris de sa colère première.

et, comme j'étais redescendu sur les basses branches, presque à sa portée, il se dressa de nouveau contre le tronc de l'arbre.

C'est là que je l'attendais... Saisissant l'instant où son poitrail se trouvait à portée de ma lance, je l'enfonçai de tout mon effort; ma lame anglaise pénétra jusqu'au cœur; l'animal se laissa tomber par terre, rendant un flot de sang par la gueule et les naseaux. Pendant plusieurs minutes il se tordit dans les convulsions de l'agonie; enfin, après avoir frappé le sol d'un dernier coup de tête, il expira.

Tout à la joie de mon triomphe, je contemplais encore avec une certaine stupeur le corps du taureau, quand je fus tiré de mon immobilité par des appels répétés à peu de distance. Je répondis à ces cris et peu après, mes Mandingues, qui, inquiets de mon absence prolongée, s'étaient mis à ma recherche, étaient auprès de moi. A l'aspect du redoutable gibier que j'avais mis à mort, ces braves nègres se mirent à entonner un chant de triomphe, absolument comme si c'étaient eux-mêmes qui avaient remporté cette victoire! Le buffle fut chargé sur une civière de branchages et bientôt nous étions de retour au village, où grâce au produit de ma chasse, nous fûmes salués par les acclamations de la population toute entière.

HENRI RENOU.

A LA CAMPAGNE



—Qu'est-ce que vous prenez, le matin, M. Boireau?

—Ne vous préoccupez pas pour moi... la moindre des choses... une moitié de poulet... une terrine de foie gras... un demi-rostbeaf...

VARIETES

Cour d'Assises.

—Où, messieurs les jurés, s'écrie un avocat défendant un assassin, mon client a un alibi! Nous allons prouver que la victime n'était pas là!...

* * *

Un commissaire de police aux membres d'un cercle catholique:

La loi de 1901 est très libérale; elle vous défend de vous réunir en commun pour prier, mais pas pour jouer au bac-cara.

* * *

A Marseille:

—Notre maison, mon cher, est unique, unique, te dis-je! Nos affaires! notre personnel! mon cher, je ne t'en parles pas, tu croirais que ze blague? Un exemple seulement: La semaine dernière, quand nous avons fait l'inventaire de nos employés, nous avons constaté que six caissiers et trois comptables avaient disparu depuis trois mois. Eh bien, on ne s'en était pas aperçu! Té, il y en a tant.

* * *

Le Président.—Accusé, quel est votre nom?

L'accusé.—Je n'ai pas de préférences, comme disait l'huître: "Mangez-moi cuite ou crue!"

—Quelle est votre nationalité?

—Je n'ai pas de patrie, comme disait le vent en renversant les murailles.

—Peu m'importent l'autre et le vent. Où alliez-vous, hier, quand on vous a arrêté?

—Je vais tout droit devant moi, comme disait la locomotive en écrasant son homme.

—Je ne parle pas de locomotive: quels sont vos moyens d'existence?

—Ils sont infinis, comme disait le renard en volant un poulet.

—Ceci me semble tout à fait dans votre rôle.

—Tout à fait dans mon rôle, comme disait la corde au bout de laquelle se balançait un pendu.

—Accusé, si vous persistez à me répondre par de semblables calembredaines, je vais vous appliquer le maximum.

—Enlevez! je suis cuite, comme disait la côtelette au cuisinier.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

ANIMAUX EN BOUCHONS

OBSERVATIONS GÉNÉRALES. — Ce n'est pas avec le canif que nous vous proposons d'obtenir les formes d'animaux en bouchons représentés sur le dessin ci-joint ; d'abord, parce qu'on hésite à laisser un canif entre les mains des enfants, et puis, parce que le bouchon, lorsqu'on l'entaille avec un instrument tranchant, fait souvent entendre un cri désagréable pour les personnes nerveuses. Nous emploierons donc, au lieu du canif, deux instruments bien faciles à improviser : un polissoir, simple feuille de papier de verre laissé à plat, et une lime, obtenue en enroulant autour d'un gros crayon ou d'un manche de porte-plume une bande de ce même papier de verre. On dégrossit avec du papier de verre un peu fort, et on termine avec un numéro plus fin.

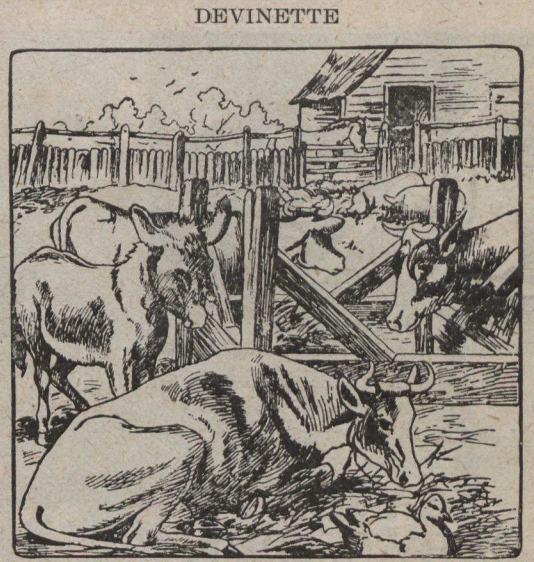
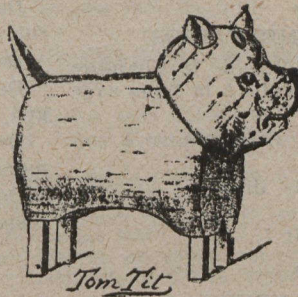
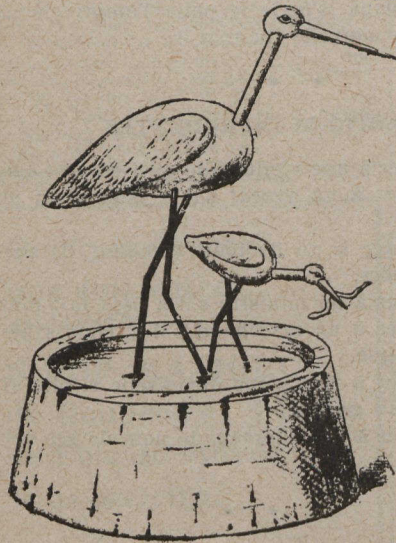
CANARD. — Commençons par une fabrication très simple, celle d'un animal nageur, ce qui nous dispense de lui faire des pattes. Le corps est un morceau de bouchon frotté sur le polissoir et limé en forme de sabot un peu élargi ; la tête est une boulette de liège de la grosseur d'un gros pois, obtenue en frottant un petit morceau de bouchon sur le polissoir, tout en le faisant tourner entre les doigts ; on obtient ainsi très vite une forme bien ronde ; la petite boule ainsi obtenue est reliée au corps au moyen d'une épingle ou d'un bout d'allumette taillé en pointe à ses deux extrémités. Le bec est un petit morceau d'allumette

ou un bec de plume cassée ; dans ce cas, le canard nagera vers un aimant, si vous le lui présentez lorsqu'il flottera sur l'eau. Les yeux se font en brûlant le liège avec un bout de fil de fer rougi au feu, ou vous les tracerez avec de l'encre. Pour augmenter la stabilité du canard sur l'eau, on peut enfin enfoncer un petit clou sous le ventre, ce qui abaissera le centre de gravité. On peut grouper des canards plus petits autour du premier, et ce jeu est destiné à amuser les bébés dans leur bain.

BOULEDOGUE. — Sans être artiste, on peut confectionner le corps trapu et la tête carée du bouledogue. Le corps est, comme vous le montre le dessin ci-contre, un bouchon à peine dégrossi par-dessous ; on pique les quatre pattes et la queue en allumettes ; bien s'assurer de laplomb de l'animal. La tête se façonne avec notre lime en papier de verre ; le fil de fer rougi au feu y marquera les yeux, le nez et la gueule ; enfin, en approchant le museau du feu, on lui donnera la couleur brun foncé et le velouté qui caractérisent cet animal. On fixe la tête au corps par une épingle ou un bout d'allumette, et deux bouts d'allumettes très courts seront les oreilles.

CIGOGNES. — Enfin, nous passerons à un animal aux formes plus élancées, pour montrer que notre système de fabrication embrasse tous les animaux de l'arche de Noé. Le corps de la cigogne est usé sur le polissoir en forme de poire, avec l'indication de l'aile, si on le désire. Les pattes sont faites avec une épingle à cheveux courbée en son milieu ; on enfonce la tête d'épingle dans une entaille pratiquée sous le ventre de l'oiseau ; la tête se fait comme celle du canard, mais le cou et le bec sont de grandes dimensions.

Piquez les pointes de l'épingle à cheveux dans un bouchon plat servant de socle ; si ce bouchon est épais, vous pourrez l'évider, comme celui de notre dessin, et y verser un peu d'eau. Enfin, on peut compléter la cigogne en piquant à l'extrémité du corps une plume de couleur, qui lui donne un cachet tout particulier. Avec un bec court et une plume duveteuse, notre cigogne deviendra une autruche ou tout autre oiseau de ce genre.



Voyez-vous James et sa femme ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES DU No 77

Question anecdotique. — L'ambassadeur réfléchit un instant, puis dit à l'empereur :

« Prêt à mourir, je désire que tous ceux qui ont vu ma faute soient immédiatement privés de vue. »

L'empereur, interloqué, jura par le Christ qu'il n'avait rien vu et qu'il n'avait prononcé que sur le témoignage unanime de sa cour ; puis tous les courtisans s'efforcèrent d'échapper au péril qui les menaçait en déclarant qu'ils n'avaient rien vu non plus, mais qu'ils croyaient avoir entendu dénoncer l'infraction à l'étiquette par un collègue qu'ils ne purent signaler.

Et voilà comment le Franc, né malin, sortit triomphant de cette méchante affaire.

Logogriphe. — Marteau où se trouve Mer, Ré, Ut, Rat, Art.

Question poétique. — L'auteur est Scribe ; le quatrain est adressé à son parapluie.

Charade. — Sang-sue.

Enigme. — Trou.

Métagramme. — Lime, Rime, Dime, Cime, Mite. Casse-tête. —



Il est facile de comprendre, d'après notre dessin, comment peut se faire la reconstitution du serpent. Le contour fermé que l'on voit sur le dessin étant exactement symétrique par rapport à son centre, on peut placer la partie découpée dans le sens inverse de celui qu'elle occupe, la feuille de papier reste telle qu'elle était auparavant, et, du même coup, le serpent se trouve reconstitué.

Jeu de Dames. —

70 à 64	29 à 16
32 25	31 20
27 21	15 26
28 23	16 29
53 48	42 27
51 46	36 47
38 32	26 37
46 40	47 45
57 50	30 70
64 56	gagne.

JEUX DE SOCIÉTÉ

LA SELLETTE. — La société tire au sort un accusé et un accusateur. Puis elle se forme en demi-cercle à l'une des extrémités du salon, pendant que l'accusé s'assied isolément à l'autre extrémité. L'accusateur se tient debout devant les juges. L'accusateur commence le jeu en déclamant ainsi : « Illustres juges, savez-vous pourquoi l'accusé est sur la sellette ? » Puis il s'approche de chaque juge qui lui fait connaître à voix basse son opinion. L'accusateur prend note des différentes déclarations : lorsqu'il les a toutes recueillies, il s'avance vers l'accusé et les lui expose al-

être l'auteur ; chaque fois qu'il devine juste, le juge nommé donne un gage, et, à la fin, le juge que l'accusé a deviné le premier est mis à son tour sur la sellette.

CALEMBOURS

R. — Quelle différence y a-t-il entre le lierre et un pendu ?

R. — Il n'y en a pas, car tous les deux meurent où ils s'attachent.

D. — Quelle différence y a-t-il entre une couturière et une pendule ?

R. — Il n'y en a pas, car toutes les deux font marcher leurs "aiguilles".

CHARADE

Le Premier s'aperçoit aux doigts du bon ouvrier ; Il est le dur produit de maint effort louable.
Le Deux, cher à mes yeux, colore et fait briller
Le teint et le regard des gens assis à table.
Le Tout, réformateur, vous aurait fait griller
Sans le moindre remords et comme un grand cou-
Si vous aviez nié son oeuvre redoutable. [pable

ANAGRAMME

L'Un est une grasse plante,
De propriété purgeante,
Le Deux excellent poisson,
Après parfaite cuisson.



ternativement, en s'écartant toutefois de l'ordre dans lequel elles lui ont été faites. A chaque accusation, l'accusé nomme le juge qu'il suppose en



— Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

SAVON BABY'S OWN

Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

36**n-y

— On commence, aux Etats-Unis, à se servir sur les grandes lignes de rails en acier nickelé. Ils coûtent le double des rails ordinaires, mais durent quatre fois plus longtemps.

LA MEILLEURE DES RECOMPENSES



— Vois-tu, mon vieux, t'es plus qu'un ami... T'es un frère !
— Un frère ? Tu veux donc que je te paie un verre de cognac ?
GABRIEL DUBOIS ?



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Vernes et Durillons**. — Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

— Les journaux de Rome disent que les socialistes italiens se préparent à organiser des manifestations contre le tsar Nicolas, lors de son prochain voyage à Rome.

— Une compagnie de chemin de fer qui reliera la Baie d'Hudson à la Colombie Anglaise, à Buenos Ayres et à l'Amérique du Sud, vient de se former avec un capital de \$250,000,000.

— Le catholicisme en Angleterre fait des progrès remarquables et constants. Un ministre protestant, le Rév. M. Benson, fils de l'ancien archevêque de Canterbury, entrera dans quelques jours dans le giron de l'église catholique.

GLANURES AMUSANTES

— Tiens, vous êtes en deuil ?
— Oui, mon abonnement à l'« Album Universel » vient d'expirer.

LES LANCEMENTS

On juge un gérant qui vient de lancer une bonne affaire.
— Il me semble vous avoir déjà vu ici, déclare le président.
— Oui, monsieur, c'est la troisième affaire que je lance.

NOS BONS DOMESTIQUES

Madame fait une tournée d'inspection, dans la cuisine.
— Julie, je vous ai défendu déjà d'essayer vos assiettes avec une serviette de table...
— C'est vrai, madame... Mais celle-là était sale !

LES DIFFICULTES DE LA VIE

Un monsieur croise une dame sur le boulevard :
— La jolie femme ! fait-il, un peu haut.
— Insolent ! dit la dame.

Le monsieur, tout confus :
— Pardon, madame ; mettez que je n'aie rien dit.
— Malhonnête ! riposte-t-elle alors.

QUESTION ENFANTINE

— Mère, pourquoi les anges sont-ils toujours des garçons, et jamais des filles ?
La mère, après avoir longtemps réfléchi :
— Pour éviter les scandales au Paradis, mon enfant.

VACANCES PARLEMENTAIRES

Un des plus insipides orateurs de la Chambre se livre aux douceurs de la pêche à la ligne avec un de ses amis.
Ayant capturé un goujon, il le montre à son compagnon.
— Vois donc comme il balle, dit-il.
L'ami, d'un ton aimable :
— Tu n'as pourtant rien dit !

NOUVELLE OU NEUVE

Un veuf, sur le point de se remarier, présente à ses enfants sa future, âgée et pas belle du tout :
— Venez ici, mes enfants, et embrassez mada-

me, leur dit-il ; c'est la nouvelle maman que je vous ai promise.

— Eh ben, papa, s'écrie le petit Tommy, je ne la trouve pas nouvelle du tout !

QUESTIONS IMPRUDENTES

De demander à une vieille fille quel est son âge.
De demander à un avocat s'il a jamais dit un mensonge.
De demander à un docteur combien de personnes il a tuées.
De demander à un ministre s'il a déjà fait mal.
De demander à un marchand s'il a jamais blagué une pratique.
De demander à une jeune demoiselle si elle aimerait un beau garçon.
De demander à un rédacteur le nom de ses correspondants.

IL EST SOUVERAIN

Le BAUME RHUMAL est le remède souverain contre les affections de la gorge et des poumons.

AU RESTAURANT

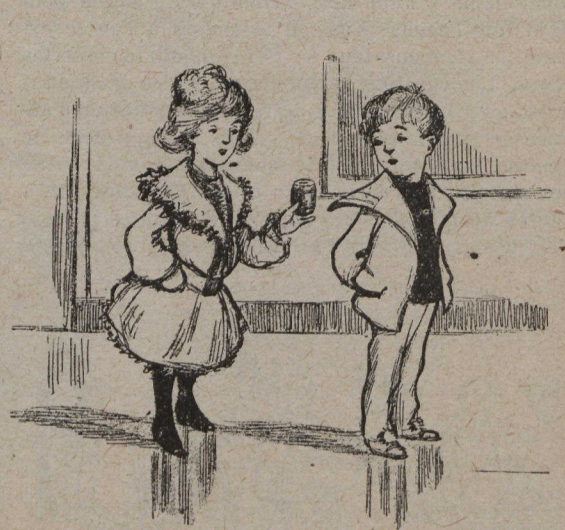


— Vous êtes fou, monsieur le député : vouloir mettre un impôt sur le mariage !
— J'impose les jeux de hasard. Le mariage en est si souvent un !



— Je vous assure, garçon, que ce poisson a un drôle de goût !
— Impossible, monsieur. On l'a encore désinfecté ce matin !

LE PETIT MONDE



— Regarde, Bob, ma belle tirelire !
— Ça ne m'intéresse pas, jamais je ne ferai un mariage d'argent.

A ceux qui ne sont pas bien
Le Restaurant du Dr Shoop
à l'essai pendant 30 jours

Pendant tout un mois vous pouvez prendre mon Restaurant, et je prends le risque entier sur moi. C'est pas de la donation. Pas de la philanthropie. Ou quelque chose pour rien — voilà quoi. J'ai découvert un moyen de guérir les maladies, même les invétérées, obstinées et extraordinaires. Le Restaurant du Dr Shoop guérit par une nouvelle méthode. Il atteint directement le siège de la maladie — les nerfs intérieurs. Je suis le seul médecin qui traite de cette façon — par ces nerfs. C'est MA découverte — mon propre remède — le Restaurant du Dr Shoop — qui fait cela si sûrement et qui est si certain, qu'il m'est possible de dire aux malades, prenez-le pendant un mois et convainquez-vous-en. Cela devrait bien prouver MA confiance. Vous voyez, je SAIS ce qu'il peut accomplir. Je cours moins de risque, cependant, que vous ne croirez.

Mes registres jusqu'à présent montrent que je n'ai échoué qu'en un seul cas sur chaque quarante. Pensez-y voir, 39 ont payé, et même de bon cœur, et le quarantième n'a pas eu de dépense. Je suis fier d'avoir tant accompli.

Comment se procurer le traitement à l'essai

Ecrivez-moi et demandez simplement le livre dont vous avez besoin. Une carte postale suffit. Alors je m'arrangerai avec un pharmacien de votre voisinage, pour que vous puissiez obtenir six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop, et faire cet essai. Ne m'envoyez pas d'argent. Vous avez affaires avec le pharmacien, souvenez-vous-en. Prenez le Restaurant pendant tout un mois — alors décidez. S'il réussit, il vous coûte \$5.50 ; s'il échoue, je demanderai au pharmacien d'en mettre le coût à mon compte. Pourrait-il avoir quelque chose de plus équitable ?

Remettre, c'est oublier. Ecrivez maintenant, pendant que vous l'avez en tête. Ceci est important.

- Livre 1.—Sur la Dyspepsie.
- Livre 2.—Sur le Cœur.
- Livre 3.—Sur les Reins.
- Livre 4.—Pour les Femmes.
- Livre 5.—Pour les Hommes (cacheté).
- Livre 6.—Sur le Rhumatisme.

Indiquez-moi simplement le livre dont vous avez besoin, et adressez : Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis., E. U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente dans les pharmacies.

Quelque sévère
que soit votre
RHUME, le
SIROP MATHIEU
de Goudron et d'Huile
de Foie de Morue
vous guérira.

Il agit comme tonique et reconstituant, et tout en s'attachant aux microbes dans la gorge, les bronches et les poumons, il donne au sang la force de remplacer les muqueuses malades par des tissus sains et actifs. Le Sirop Mathieu est imité mais non égalé.

35c le gros flacon. En vente partout
Cie J. L. MATHIEU, Prop.
SHERBROOKE, P. Q.

SI

cet espace contenait l'annonce de vos produits, les Canadiens-français les connaîtraient aussitôt, car la publicité de "l'Album Universel" est des meilleures, tout comme sa clientèle.

BRISE LA TOUX

Les accès de toux brisent la poitrine. Le BAUME RHUMAL brise les accès de toux.

VARIETES

Le comble de l'indécision: Rester debout toute la nuit sans savoir si l'on doit enlever son paletot d'abord ou ses souliers. * * *

Définition: "Bonbon" ("s. m."). — Petite chose écoeurante, encore plus difficile à digérer par celui qui la donne que par celui qui la mange. * * *

Un collectionneur d'inscriptions funéraires a lu, dernièrement, sur la tombe d'un cannibale l'épithète suivante: "Ci-git un philanthrope: "Il aimait passionnément ses semblables." * * *

—Un bohème à sa blanchisseuse.
—Pourquoi n'avez-vous pas mis de boutons neufs à mes chemises?

—Ah! monsieur, je crois que ce sont des chemises neuves qu'il faudrait mettre à vos boutons. * * *

—Un aimable viveur a une façon bien simple de payer ses dettes:
Il emprunte à A... pour rendre à B...

Il appelle cela jouer de la flûte, attendu que les flûtistes passent leur vie à boucher un trou pour en ouvrir un autre. * * *

Un commerçant fait comparaître un de ses employés:
—Monsieur, cela ne peut pas durer. Aujourd'hui, vous êtes arrivé encore une demi-heure après vos collègues.

L'employé, dignement:
—C'est pour vous montrer que je ne suis pas le premier venu. * * *

Le nouveau marié. — Vrai Henri j'ai pris un ange.

Le vieux marié. — Je n'en doute pas, mais attend un peu.

Le nouveau marié. — C'est la douceur même. Sa voix résonne comme une harpe. Ses...

Le vieux marié. — Dans un an elle sera un accordéon.

Le nouveau marié. — Comment cela!

Le vieux marié. — Plus tu voudras la fermer, plus elle fera du bruit. * * *

—Le capitaine d'un grand navire dit au pilote marseillais qui le rentre au port:
—Surtout, faites bien attention.

—Oh! avec moi, il n'y a pas de danger!
—Il y a beaucoup de rochers par ici, les connaissez-vous bien?

—Si je les connais, les rochers, un vieux pilote comme moi!

Au même instant, on entend un effroyable craquement, le navire venait de toucher:
—Tenez, la preuve, en voilà un!

LA VIE DE BUREAU



Lorsque l'employé de bureau prend ses vacances, il va à la campagne, il marche, court, visite, fait des milles et des milles.



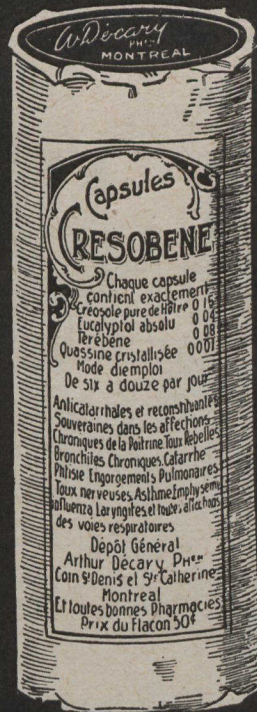
De sorte qu'il est bien content de revenir au bureau pour se reposer.

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



*En usage dans les Hopitaux
les communautés Religieuses
et recommandées par
Messieurs les Medecins*

**SE VENDENT DANS TOUTES LES
PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTIMS
LE FLACON, EXPEDIEES FRANCO. PAR
LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS
UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX**

ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

**VIN DES
CARMES**

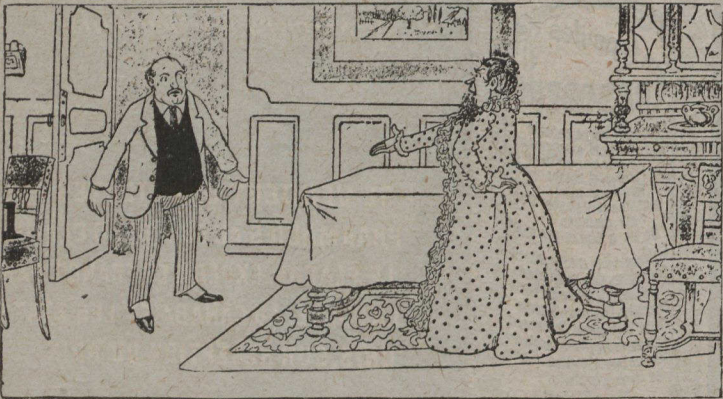
Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

AU BORD DE LA MER

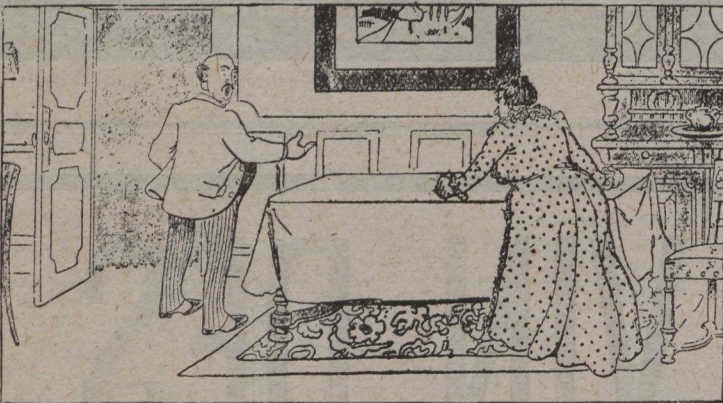


— Je ne sais si c'est le voisinage de la mer, mais je trouve l'addition un peu salée.

LES HEROS DU FOYER

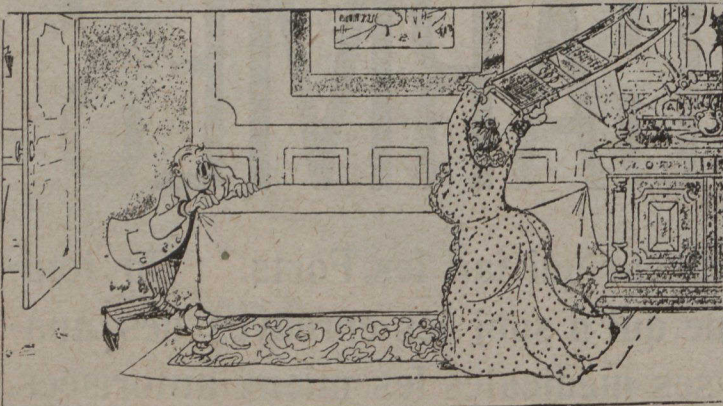


ELLE. — Si tu n'as pas encore réussi dans cette affaire, c'est de ta faute... tu te montres trop mou, timide, peureux... tu ne sais pas en imposer.



ELLE. — Il faut que tu te montres plus énergique, tu m'entends, espèce de poltron ?

LUI. — Voyons, mon amie, sois calme.



ELLE. — Veux-tu, oui ou non, faire comme je te dis, capon ?

LUI. — De grâce, chérie, ne frappe pas, je te jure que je serai énergique et plein de courage !

EN VOYANT PASSER LES CHASSEURS



LE SOLEIL. — Quelle triste figure vous faites, cher ami, qu'avez-vous donc ?

LE TEMPS. — C'est que j'ai bien peur que ces gens aillent à la chasse, non pour tuer des canards, mais pour tuer le temps.



MADAME, écrivant. — " Je vous en dirais bien plus long, chère amie, si mon domestique ne lisait par-dessus mon épaule à mesure que j'écris. "



LE DOMESTIQUE. — Oh ! madame, je vous jure que je ne lis pas !
MADAME. — Alors, comment savez-vous ce que j'écris ?